DE L'INFLUENCE DES PASSIONS, CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT…

G. M. Royer

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT MEDICAL

Par G. M. ROYER, Médecin.





A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
rue Pierre-Sarrazin, nº 7.

AN XI — 1803.



PROFESSEURS.

CITOYENS,

Chaussier. . . . Duméril. . . .	*Anatomie et Physiologie.*
Fourcroy. . . . Déyeux. . . .	*Chimie médicale et Pharmacie.*
Hallé. . . . . Desgenettes. .	*Physique médicale et Hygiène.*
Lassus . . . . Percy.	*Pathologie externe.*
Pinel. . . . . Bourdier. . . .	*Pathologie interne.*
Peyrilhe. . . . Richard. . . .	*Histoire naturelle médicale.*
Sabatier. . . . Lallement. . .	*Médecine opératoire.*
Pelletan. . . . Boyer.	*Clinique externe.*
Corvisart. . . . Leroux. . . .	*Clinique interne.*
Dubois. . . . Petit-Radel. .	*Clinique de l'école dite de perfectionnement.*
Leroy. . . . . Baudelocque .	*Accouchemens, Maladies des Femmes, Éducation physique des Enfans.*
Leclerc. . . . Cabanis. . . .	*Médecine légale, Histoire de la Medecine.*
Thouret. . . .	*Doctrine d'Hippocrate, et Histoire des Cas rares.*
Sue.	*Bibliographie médicale.*
Thillaye. . . .	*Démonstration des Drogues usuelles et des Instrumens de Médecine opératoire.*

Par délibération du 19 frimaire an VII, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

MON MEILLEUR AMI,

Comme un gage de mon amour et de ma reconnoissance.

G. M. ROYER.

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT MÉDICAL.

Le premier desir vers lequel se dirigent naturellement les facultés de tout être pensant, de tout être sensitif, c'est le desir du bonheur. Tel est en effet l'admirable résultat des lois par lesquelles les animaux sont et subsistent que, quelque différens, quelque opposés qu'ils soient par leur organisation, leurs besoins et leurs fonctions, ils ont néanmoins tous cela de commun qu'ils recherchent constamment le plaisir et repoussent sans cesse la peine et la douleur. Ce sentiment, si universellement répandu dans les animaux qui vivent à la surface de notre globe, au sein des eaux ou au milieu des airs, a son premier principe dans les lois de leur organisation. Tous sont nés avec des besoins, tous aussi sont pourvus de facultés pour les satisfaire; et les uns et les autres sont le résultat immédiat et nécessaire de leur organisation. Céder au besoin n'est donc autre chose pour eux qu'obéir au penchant naturel qui les invite au plaisir par l'exercice de leurs fonctions. C'est de ce principe, aussi simple en apparence

que fécond dans ses résultats, que découlent encore, comme d'une source commune, tous les genres de jouissances que l'animal éprouve tour-à-tour. Assailli par une foule de besoins qui s'enchaînent et se succèdent alternativement, il n'en est pas un seul qui ne devienne pour l'individu qui le satisfait, une source de plaisirs plus ou moins vifs, plus ou moins durables; et telle est l'admirable sagesse de la nature, qu'en attachant à l'exercice de nos fonctions un sentiment de volupté d'où dépend tout notre bonheur, il semble qu'elle ait voulu nous imposer la loi de les remplir par l'attrait de la jouissance, et soustraire ainsi au pouvoir de notre volonté le soin de notre propre conservation. Le plaisir nous vient donc du rapport qui s'établit entre les facultés dépendant de notre organisation et la nature des objets extérieurs qui servent à satisfaire nos besoins. Toutes les fois, au contraire, qu'il est de la nature des objets extérieurs de n'être pas en rapport avec les lois qui régissent l'organisme animal, il en résulte un sentiment opposé plus ou moins désagréable, la peine ou la douleur (1).

Il sembleroit, d'après cela, que nos besoins ne devroient jamais déterminer en nous que les actes strictement nécessaires à notre existence et à notre conservation. Il est vrai que cela se passe ainsi dans les animaux; mais il n'en est pas de même chez l'homme, qui a reçu le funeste pouvoir d'abuser de toutes les choses qui sont à son usage. Trop souvent ses desirs sont au-dessus de ses forces, parce qu'il se crée des besoins qu'il n'est pas en état de satis-

(1) C'est ainsi que le professeur Chaussier définit le plaisir et la douleur.

faire ; et l'habitude de ces besoins une fois contractée, devient aussi impérieuse que celle des besoins naturels. Aussi emporté dans ses plaisirs que découragé dans ses peines, l'homme donne presque toujours dans les deux extrêmes ; et la modération si nécessaire à sa santé, est regardée parmi nous comme le plus pénible effort de la sagesse. Une fois que nous avons goûté les charmes de la jouissance, il nous est bien difficile de ne pas en abuser. La mémoire nous retrace le plaisir que nos sens nous ont donné ; le jugement qui naît de la comparaison du plaisir passé avec l'obstacle qui nous empêche de jouir encore, nous découvre toute l'étendue de nos privations ; et l'imagination, si féconde en erreurs, met le comble à nos maux en exaltant à la fois nos plaisirs et nos peines : nos souffrances nous paroissent alors intolérables. C'est ainsi qu'après avoir contracté l'habitude de la jouissance, nous nous faisons une habitude de la desirer : rien ne paroît en effet plus naturel. Mais qu'on ne s'y trompe pas, de tels desirs ne sont pas l'expression de nos véritables besoins. Leur premiere origine est, comme je viens de le dire, dans les écarts de l'imagination ; et trop souvent nous allons chercher des plaisirs illusoires, là où nous trouvons réellement la source de presque tous nos maux, et bien souvent la cause d'une mort prématurée.

L'intempérance est, selon la remarque de tous les médecins, et de l'aveu même de tout le monde, la cause la plus commune et la plus efficace des maladies qui affligent l'humanité. Telle est en effet l'influence qu'exercent sur tous les hommes leurs divers genres d'occupations, le régime qu'ils tiennent, et les passions auxquelles ils se livrent, que la plupart y trouvent les

causes de presque toutes leurs maladies, ou celles d'une foiblesse constitutionnelle qui les condamne à traîner une vie languissante; aussi la mort naturelle est-elle devenue si rare parmi nous, qu'on s'est habitué à la regarder comme un phénomène.

Si, avec des besoins et des passions qui nous sont pour la plupart communs avec tous les animaux, nous parvenons si rarement au terme naturel de notre existence, tandis qu'il n'est presque pas d'individu parmi eux qui ne l'atteigne, un contraste si frappant ne peut venir que de la direction vicieuse que nous donnons à nos facultés, ou de l'abus que nous faisons de nos passions; c'est-là, en effet qu'il faut chercher la source la plus féconde des troubles qui intervertissent si souvent l'ordre naturel de nos fonctions et des maladies qui nous font quelquefois passer si promptement de la vie à la mort.

L'influence des passions sur la santé est si évidente aux yeux de tout le monde, qu'elle n'a jamais été méconnue. Démocrite ne pouvoit s'empêcher de rire des sottises et des folies qu'elles impriment si communément aux actions des hommes. Héraclite pleuroit, peut-être avec plus de raison, sur les infirmités humaines qui en sont si souvent les suites. D'autres philosophes de l'antiquité qui ne se contentoient pas de voir le mal, ont voulu y chercher du remède; mais la plupart d'entr'eux, consultant moins les lois immuables de la nature, que leurs inclinations particulières, ont jugé que tout le monde devoit leur ressembler; et partant de ce faux principe, ils ont cru trouver dans les goûts dominans d'un seul la source du bonheur de tous. Les uns, regardant la sensibilité comme une foiblesse, ont voulu

tarir la source de nos plus douces jouissances, et resteeindre l'exercice de toutes nos facultés morales aux froides opérations de l'entendement. Tel étoit Anaxagore, qui faisoit consister son système du bonheur dans la contemplation. Tel étoit Xénocrate, disciple de Platon, qui avoit pris un tel empire sur ses passions, qu'il leur étoit en quelque sorte étranger. Tel étoit encore Epicure, qui plaçoit la félicité de l'homme dans la volupté de l'esprit, et non dans celle des sens, comme on l'a très-gratuitement supposé.

D'autres philosophes, d'après des principes tout différens, et voulant au gré de leurs desirs commander à la nature des efforts dont elle n'est pas capable, ont cru trouver, dans des jouissances continuelles, la source d'un bonheur inaltérable. De ce nombre étoit sur-tout Aristippe, le Cyrénaïque qui faisoit consister son système du bonheur dans la volupté; aussi, ses maximes qui flattoient les goûts de tout le monde, lui acquirent-elles un grand nombre de prosélytes, parmi lesquels Denys-le-Tyran se faisoit honneur de tenir le premier rang. Zénon s'est montré, ce me semble, bien plus sage, en enseignant que l'homme doit vivre conformément à la nature; c'est, en effet, le seul guide que nous puissions suivre avec sécurité, persuadés comme nous devons l'être, que nous n'aurons jamais à nous repentir d'avoir obéi à son impulsion tant que, ne dépassant pas les bornes de la modération, nous saurons garder un juste équilibre entre les desirs qui sont le résultat de nos besoins et les facultés dont nous sommes doués pour les satisfaire. Vouloir restreindre l'exercice de nos fonctions, c'est méconnoître les lois de la nature qui nous

impose l'obligation de les remplir toutes, car : « Comme
» il ne dépend pas de nous de ne pas avoir les besoins
» qui sont une suite de notre conformation, il ne dé-
» pend pas de nous de n'être pas portés à faire ce à quoi
» nous sommes déterminés par ces besoins, et si nous
» ne le faisons pas, nous en sommes punis (1) ». Ce
raisonnement peut également s'appliquer aux passions ;
car, de même que nos besoins les plus naturels, elles
sont, comme je le dirai par la suite, le résultat immé-
diat et nécessaire de notre organisation. Mauber avoit
déjà exprimé cette vérité, en disant (2) que les princi-
pes de nos connoissances et de nos passions sont « *pure-
» ment mécaniques*; c'est-à-dire, que les inclinations de
» la volonté et les pensées de l'entendement sont des
» suites naturelles de la disposition de nos organes». L'il-
lustre J. J. Rousseau, en porte le même jugement, lors-
qu'après avoir parlé des progrès qu'elles ont fait faire à
l'entendement humain, il ajoute : « Les passions, à leur
» tour, tirent leur origine de nos besoins et leurs progrès
» de nos connoissances ; car on ne peut desirer ou crain-
» dre les choses que sur les idées qu'on en peut avoir,
» ou par la simple impulsion de la nature (3) ».

« Interdire les passions aux hommes, s'est écrié l'au-
» teur du système de la nature, c'est leur défendre d'être
» des hommes (4) ».

(1) Condillac, *Art de penser.*

(2) *Principes physiques de la raison et des passions des hommes.*

(3) *Discours sur l'Origine et les Fondemens de l'Iné-galité parmi les hommes.*

(4) *Système de la Nature*, chapitre XVI.

Montaigne, avant ces auteurs célèbres, avoit senti combien les passions sont naturelles à l'homme; et après avoir parlé de l'inutilité et des inconvéniens qui résultent des efforts que font ceux qui se persuadent qu'on peut se soustraire à leur empire, il ajoute, « Qu'il vaut » bien mieux produire ses passions, que de les couver » à ses dépans (1) ».

Il n'entre pas dans mon plan de traiter des passions sous le rapport de la métaphysique; ainsi, qu'elles soient produites par autant de principes différens, ou qu'elles ne reconnoissent toutes qu'un même principe modifié de différentes manières, cela m'est parfaitement égal pour les considérations que j'ai à présenter sur les affections pathologiques auxquelles elles peuvent donner lieu. Il ne sera pas inutile, cependant, de jeter un coup-d'œil sur le siége qu'occupent les passions; car cette connoissance qui conduit naturellement à celle des maladies qu'elles produisent, rend assez bien raison, jusqu'à un certain point, de l'influence qu'elles exercent plus spécialement sur un certain ordre d'organes que sur tous les autres. Mais, avant d'aller plus loin, je tâcherai de déterminer strictement le sens qu'on doit attacher au mot *passion*; et, comme nos passions ont cela de commun avec toutes les autres opérations de notre esprit (2), qu'elles dérivent immédiatement de la faculté de sentir, je vais rappeler en deux mots ce qu'on entend par *sensations*, et ce qui doit les distinguer des *passions*.

(1) Voyez *Essais de Michel de Montaigne*, livre II, chap. XXXI.

(2) Condillac, *Analyse des Facultés de l'ame.*

La sensation est la perception par le cerveau de l'impression que fait sur l'organe d'un sens l'objet avec lequel ce sens est en rapport. Cette définition renferme les trois élémens nécessaires à toute sensation ; car, la perception ne peut avoir lieu que par la transmission au cerveau de l'impression qu'éprouve l'organe en rapport avec l'objet de la sensation.

Les sensations peuvent être considérées sous deux points de vue très-différens. Si la connoissance qu'elles nous donnent des objets qui les déterminent n'excite en nous aucune autre impression, on les appelle *représentatives*, ou simplement *sensations* : elles retiennent encore ce nom lorsqu'en nous faisant passer de l'indifférence au plaisir ou à la douleur, l'impression qu'elles produisent ne s'étend du sens qui la transmet qu'au cerveau qui la perçoit. Mais si, indépendamment de la connoissance qu'elles nous donnent des objets qui les font naître, le jugement qui en est le résultat nous y fait appercevoir relativement à nous des rapports de convenance ou de disconvenance, il en naît alors les opérations qu'on rapporte à la volonté, le *desir* ou la *crainte*, qui produisent eux-mêmes le plaisir ou la douleur morale ; et c'est ce qu'on nomme *passions*. Une passion n'est donc autre chose que la direction des facultés de l'ame sur certains objets à l'occasion d'une sensation qu'elle juge agréable ou pénible. C'est-là, je pense, l'idée la plus exacte qu'on puisse en prendre. D'après cette définition, toutes les passions sont le produit des sensations, et les sensations ne produisent pas nécessairement des passions. Celles-ci affectent toutes l'ame d'une manière plus ou moins agréable, plus ou moins pénible ; et, depuis l'indifférence la plus profonde jusqu'à la joie la plus vive,

jusqu'aux chagrins les plus cuisans, il existe une infinité de nuances intermédiaires que nous sentons bien mieux que nous ne pouvons les exprimer. Le docteur Cogan définit la passion, « la percussion, en quelque sorte, » que l'ame éprouve d'une cause impulsive qui agit sur » elle, sans qu'elle fasse aucun effort pour chercher l'im- » pression ou pour y échapper (1) ». Mais cette définition qui confond les sensations avec les passions, convient tout au plus aux sensations purement indifférentes; car il n'est pas de passion où l'on ne desire que l'impression se continue si elle est agréable, et qu'on ne cherche à éviter si elle est pénible.

On voit, d'après ce qui vient d'être dit, qu'il ne faut pas confondre les passions avec les sensations. Les unes et les autres, quoiqu'ayant une origine commune, different si essentiellement par le siége qu'elles occupent et par les effets qu'elles produisent, qu'on ne peut s'en former une idée bien exacte sans comparer ensemble les caractères qui leur sont communs, et sans séparer par une sorte d'abstraction ceux qui leur sont propres. Or, observer ainsi les unes après les autres dans l'ordre qu'elles ont dans la nature, les diverses qualités qui appartiennent à un même objet, c'est faire une analyse (2). Nous aurons donc analysé les sensations et les passions quand nous aurons examiné les conditions qui leur sont respectivement nécessaires, et les divers phénomènes qu'elles nous présentent. Nous reconnoîtrons aisément ensuite ce

(1) *Traité philosophique des Passions*. Voy. *Biblioth. britanniq.*, vol. 17, p. 142.

(2) Condillac, *Art de penser*.

qu'elles ont de commun et de particulier en comparant les uns aux autres les caractères dont l'analyse nous aura donné connoissance, et le jugement qui résultera de cette comparaison sera l'idée exacte que nous aurons des sensations et des passions.

Une réflexion rendra cette analyse bien facile : c'est que si nous pouvons découvrir ce qui se passe dans une sensation, il est évident que nous aurons découvert ce qui se passe dans toutes ; car, ce qui a lieu dans les diverses connoissances que nous acquérons par un sens ne peut être que la répétition de ce qui s'est passé pour en acquérir une seule. Or, toute sensation est composée de trois élémens : 1°. de l'impression que fait sur un sens l'objet avec lequel il est en rapport ; 2°. de la transmission de cette impression au cerveau par les nerfs qui établissent une communication entre ces deux organes ; 3°. de la perception de l'impression par le cerveau, perception qui fait, pour ainsi dire, le complément de la sensation. Ces trois conditions, qui sont tellement nécessaires que si l'une vient à manquer la sensation n'a pas lieu, se succèdent dans l'ordre que je viens d'indiquer. Que mon œil se dirige sur un arbre, par exemple, il en résulte d'abord, de la part de l'arbre, l'impression qu'il fait sur mon œil au moyen des rayons lumineux qu'il lui envoie. Cette impression est aussi-tôt transmise au cerveau par les nerfs optiques, et la sensation s'achève dès que le cerveau perçoit l'impression qui lui arrive. Si je considère cette sensation en elle-même et sans rapport déterminé à aucune autre, je dirai qu'elle est *absolue* ; mais elle deviendra *relative* en l'opposant à une autre sensation : c'est ce qui a lieu par la comparaison qui nous fait appercevoir

entre les deux objets comparés des rapports d'analogie ou de dissemblance, d'où résulte le jugement, qui n'est lui-même qu'une sensation composée d'une double perception et de la comparaison.

C'est ainsi que naissent les unes des autres et que s'enchaînent réciproquement toutes les facultés intellectuelles, telles que la réflexion, le raisonnement, la mémoire, l'imagination.

Ce qui vient d'être dit pour l'œil est également applicable aux autres sens; et quelques modifications qu'elles paroissent susceptibles de recevoir, les sensations ont toujours leur origine dans les sens et leur terme au cerveau, où elles aboutissent exclusivement comme à un centre commun. C'est ce qui les distingue essentiellement des passions qui ont bien aussi leur origine dans les sens, mais dont le terme, très-sujet à varier, aboutit à presque tous les viscères de la vie organique. Mais, avant d'établir cette vérité par des faits incontestables, commençons à observer ce qui se passe dans une passion, ainsi que nous l'avons fait pour les sensations.

Les passions se distinguent des sensations, 1°. par leur composition, 2°. par la nature de l'impression qu'elles produisent, 3°. par le siége qu'elles occupent, et 4°. enfin par les phénomènes qui dépendent de l'impression qu'elles font sur le système.

SECTION PREMIÈRE.

§ Ier. *De la Composition des Passions.*

L'idée d'une passion doit présenter à l'esprit quelque chose de bien plus complexe que ne l'est une sensation;

car celle-ci n'est formée, comme nous l'avons dit, que de trois élémens : l'impression, la transmission et la perception ; au lieu que toute passion, indépendamment de ces élémens qui lui sont communs avec la sensation, a encore ceci de particulier qu'elle consiste, 1°. dans une double sensation, 2°. dans la comparaison de ces deux sensations, 3°. dans le jugement qui naît de cette comparaison, 4°. dans l'impulsion dirigée par le cerveau en conséquence de ce jugement vers le centre épigastrique ; et 5°. enfin dans l'impression qu'elle produit dans les organes de cette région. C'est cette impression qui fait, pour ainsi dire, le complément de la passion, de même que la perception du cerveau fait celui de la sensation. Rendons ceci sensible par un exemple. Un homme que tout invite à la plus parfaite sécurité se promène seul au milieu d'un bois. Tout-à-coup il est frappé de la vue d'un scélérat qui s'élance sur lui le pistolet à la main. Quel est l'homme assez intrépide pour conserver en pareil cas le calme de l'indifférence ? N'est-il pas plus ordinaire d'en voir résulter la peur ? Or, dans ce cas, l'œil étant l'organe qui nous avertit du danger, la peur consiste d'abord, 1°. dans la sensation que fait l'assassin sur le cerveau par l'intermède de l'œil ; 2°. dans la comparaison de cette sensation avec les effets qui peuvent résulter des démonstrations de ce scélérat par rapport à notre existence. 3°. Or, l'expérience nous ayant appris que les effets de ces démonstrations mises à exécution sont extrêmement pernicieux, nous en tirons cette conséquence fort naturelle que notre vie est menacée. Jusque là toutes ces sensations se sont opérées dans le cerveau ; mais lorsque du jugement que nous avons porté naît la crainte bien fondée qu'il ne se

réalise, alors, 4°. l'impulsion qui en résulte de la part du cerveau est transmise à la région épigastrique, et sur-tout à l'estomac où, 5°. elle produit une impression très-pénible qui caractérise la passion de la peur.

Nous pouvons en dire autant de la joie. Un homme pauvre qui ne connoît que les besoins et la misère, formed'ardens mais d'inutiles desirs des richesses; tout-à-coup, et au moment où il s'y attend le moins, la fortune le comble de tout ce qui fait l'objet de ses vœux. Ce coup inattendu le plonge dans l'ivresse d'un bonheur qu'il n'a jamais senti, et il en résulte l'impression de la joie; impression telle que, lorsqu'elle est portée à l'extrême, il n'est pas rare de la voir donner la mort. Qu'arrive-t-il dans ce cas? De même que dans la frayeur, il y a d'abord, 1°. impression des objets de richesses sur le cerveau par le moyen des sens, 2°. comparaison de cette sensation avec les effets qui peuvent résulter de la possession des richesses par rapport à nous; or, 3°. l'expérience nous ayant appris qu'en général la fortune nous procure toutes sortes de jouissances, l'homme pauvre juge que son existence, jusqu'alors si malheureuse, va devenir pour lui la source d'un bonheur inaltérable. Jusque là, toutes ces sensations s'étant opérées au cerveau sont du domaine des facultés intellectuelles; mais elles cessent de lui appartenir lorsque, 4°. l'impulsion née au cerveau en conséquence du jugement s'étant communiquée au centre épigastrique y produit, 5°. et sur-tout au cœur, cette impression vive et agréable qui caractérise la passion de la joie.

Ce que nous avons dit de la peur et de la joie, nous pouvons l'appliquer à toutes les autres passions; car, quelques modifications qu'elles soient susceptibles de re-

cevoir, il est visible que, pouvant se rapporter toutes au desir ou à la crainte, au plaisir ou à la douleur, elles réunissent constamment ces cinq conditions sans lesquelles elles ne peuvent exister, savoir : 1°. impression de l'objet de la passion sur le cerveau ; 2°. comparaison de cette sensation avec les effets bons ou mauvais qui peuvent résulter de l'objet qui y donne lieu par rapport à nous ; 3°. jugement qui naît de cette comparaison ; 4°. impulsion dirigée par le cerveau en conséquence de ce jugement vers le centre épigastrique ; et 5°. impression qu'elle produit dans les organes de cette région. C'est cette impression qui fait le complément de la passion en même temps qu'elle la fait reconnoître. Mais comme le jugement que nous portons n'est lui-même qu'une sensation composée de plusieurs autres, nous pouvons réduire à trois les élémens nécessaires à toutes les passions, savoir : 1°. le jugement qui naît des sensations antécédentes ; 2°. l'impulsion dirigée par le cerveau en vertu de ce jugement vers le centre épigastrique ; et 3°. enfin l'impression qu'elle produit dans les organes de cette région.

Ce que je dis de la nécessité et de l'influence du jugement dans les passions est si vrai, que de dix hommes qui courent un péril commun, tel qui, avec plus de moyens d'en réchapper que pas un, se persuadant cependant qu'il est dévoué à une mort infaillible, meurt en effet plus frappé de la peur que du mal ; tandis que tel autre, quoique plus foible, mais soutenu par l'espérance qui ne l'a point abandonné, se tire victorieusement du danger où la peur a précipité tous les autres. D'où peut venir un contraste si remarquable ? De ce que chacun d'eux a porté sur sa situation un jugement tout-à-fait opposé. Voulez-vous avoir de nou-

velles preuves de cette vérité? jetez les yeux sur les enfans; vous verrez que chez eux le nombre des passions est très-borné, quoique, comme les adultes, ils se trouvent continuellement en rapport avec les objets de nos sensations. D'où vient donc cette différence? C'est que, d'une part, les sensations sont souvent absolues dans l'enfant, parce qu'il n'a pas encore acquis la faculté de les comparer, et par conséquent bien moins encore celle de les juger; et que d'un autre côté, l'expérience qui lui manque ne lui ayant pas donné la connoissance des choses qui lui sont utiles ou nuisibles, il ne peut par cela même prévoir l'impression fâcheuse ou agréable qui peut en résulter par rapport à lui. Aussi, verrons-nous souvent les enfans, si nous ne les en empêchions pas, courir au danger avec autant d'indifférence que nous mettons d'empressement à l'éviter.

Je ne nie pas que, dans bien des circonstances, nous nous réjouissons ou nous nous alarmons sans raison; mais qu'est-ce que cela prouve? rien autre chose, sinon que nous avons mal jugé. On a peine à concevoir qu'à la vue d'une souris, d'une araignée, une femme ou un homme d'ailleurs robuste, tombe quelquefois en syncope. Mais pour n'être pas nuisibles, ces animaux n'en produisent pas moins une peur réelle, parce que les passions consistent moins dans l'impression des objets extérieurs sur nos sens que dans le jugement faux ou vrai que nous portons sur les qualités que nous attribuons à ces objets par rapport à nous. C'est en cela que M. Cogan (1) a eu raison de dire, « que les passions naissent souvent de l'attention

(1) *Biblioth. britanniq.* vol. 17, p. 144.

» prolongée que nous portons sur les bonnes ou les mau-
» vaises qualités d'un objet ». Donc les passions consistent moins, etc.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il est aisé de voir que toutes les passions tirent leur origine du cerveau, puisqu'elles ne sont que la conséquence nécessaire d'un jugement porté à l'occasion d'une sensation antécédente. Il y a donc, de la part de l'organe cérébral, une influence réelle, une influence indispensable et sans laquelle les passions ne se développeroient jamais. Le cerveau est aux passions ce que les sens sont aux sensations : celles-ci ne peuvent avoir lieu sans que les sens ne reçoivent l'impression des objets extérieurs qui en sont les excitans naturels. De même, les passions ont besoin, pour être mises en jeu, d'une action particulière du cerveau en vertu de laquelle il communique au centre épigastrique la cause de l'impression qui les fait reconnoitre.

Les considérations que je viens de présenter sur la composition des passions comparée à celle des sensations, nous montrent déjà des différences assez marquées pour nous empêcher de les confondre les unes avec les autres ; mais poursuivons-en l'analyse par rapport à la nature de leur impression, et nous en verrons naître encore des différences très-remarquables.

§ II. *De l'impression des Passions.*

J'ai peu de choses à dire sur ce sujet ; car toutes les passions se rapportent, comme nous l'avons vu, au plaisir ou à la douleur : deux affections que nous sentons bien mieux que nous ne pouvons les exprimer. Les sensations ne produisent très-souvent sur le cerveau qu'une impression assez

indifférente en elle-même, mais qui devient fréquemment l'occasion des passions. On objectera que les sensations, quelque foible que soit leur impression, sont presque toujours inséparables d'un certain degré de plaisir ou de douleur; mais ne peut-on pas se former une idée du son, par exemple, sans s'enivrer des charmes de l'harmonie, ou sans avoir l'oreille déchirée par le bruyant désaccord d'un charivari? Et cette réflexion n'est-elle pas applicable aux autres sens? Il seroit d'ailleurs absurde d'appeler passions toutes les impressions agréables ou désagréables que produisent sur les sens les divers objets avec lesquels ils sont en rapport. Ainsi, on ne dira pas d'une substance savoureuse qui flatte le palais qu'elle fait naître la passion du goût; de tous les objets qui frappent l'œil en excitant une impression agréable ou fâcheuse, qu'ils produisent la passion de la vue, etc.; mais les desirs ou les craintes qui peuvent naître de ces sensations diverses forment, à proprement parler, ce que nous appelons *passions*. Or, le desir et la crainte sont nécessairement le résultat d'un jugement qui les a précédés; et ce jugement, comme nous l'avons vu, porte moins sur la nature réelle de l'objet de la sensation, que sur les qualités que nous lui attribuons. D'ailleurs, fussent-elles constamment accompagnées du plaisir ou de la douleur, les impressions des sens aboutissant exclusivement au cerveau qui les perçoit, ne sont toujours que des sensations; et elles ne peuvent se convertir en passions que lorsque, transmises aux viscères de la vie organique, elles y produisent les phénomènes qui les caractérisent. Un exemple fera bien mieux sentir ce que je veux dire. Un jeune homme voit d'abord avec assez d'indifférence une femme aimable qu'il ne connoît point: l'impression qu'elle

fait sur lui se termine au cerveau où elle ne produit ni plaisir ni peine : voilà une sensation. Mais que le même objet se représente souvent aux yeux du jeune homme, il y découvre chaque jour, relativement à lui, des rapports de convenance et d'analogie qu'il n'avoit pas apperçus au premier coup-d'œil. Le jugement qu'il en porte le fait passer insensiblement de l'indifférence la plus profonde à l'amour le plus vif; et, cette femme qu'il pouvoit voir sans émotion, il ne l'aborde plus qu'avec un trouble inexprimable que peignent assez et les palpitations qu'il éprouve, l'inquiétude qui le tourmente, et les autres attributs d'une passion violente qui n'étoit cependant, dans le principe, qu'une simple sensation.

Ces considérations pourroient être bien plus développées ; mais comme elles ne prouveroient rien de plus, il me suffit de les avoir indiquées.

§ III. *Du Siége des Passions.*

Tout ce que j'ai à dire sur le siége des passions, je l'ai puisé dans les écrits d'un homme illustre qui a assez vécu pour sa gloire, mais bien trop peu pour la science, qui regrettera long-temps sa perte. Doué d'une imagination féconde que le jugement le plus sain contint toujours dans les bornes d'une rigoureuse observation, Bichat jeta les premiers fondemens d'un système physiologique aussi naturel que les résultats en sont grands et lumineux ; et après avoir considéré la vie comme partagée naturellement en deux grandes divisions, l'animale et l'organique, il rapporta à celle-ci le siége et les phénomènes de toutes les passions.

Ce n'est pas en effet un de leurs caractères les moins prononcés que celui de porter leur influence sur un certain nombre d'organes déterminés; d'en affecter tantôt un seul, tantôt plusieurs, suivant diverses circonstances, et de différer par-là des sensations proprement dites qui, comme nous l'avons vu, ont toutes pour centre unique le cerveau où elles aboutissent et d'où elles partent.

Les passions, au contraire, n'affectant jamais exclusivement un seul organe, ont par cela même un siége beaucoup plus étendu; et non-seulement elles aboutissent toutes aux viscères de la vie organique, mais souvent encore ceux-ci en favorisent le développement. Les impressions qu'elles y font naître se portent, selon diverses circonstances, sur les organes circulatoires, digestifs, respiratoires, etc. qui concourent tous à former le centre épigastrique (1) tel qu'on doit l'entendre d'après l'observation des phénomènes qu'y produisent les passions. Pour nous convaincre de cette vérité, il suffira d'observer, 1°. les phénomènes déterminés par les passions dans l'état de santé, et 2°. les maladies qui en résultent le plus communément lorsqu'elles sont portées à un trop haut degré d'intensité. Bornons-nous, quant à présent, à les examiner sous le premier rapport.

(1) Le mot *épigastrique* est impropre, en ce qu'il semble restreindre à l'épigastre seul l'influence directe des passions; mais, pour me conformer au langage reçu, j'emploierai indifféremment les dénominations de *centre épigastrique*, d'*organes épigastriques*, pour désigner le cœur, le poumon, le diaphragme, l'estomac, le foie, la rate; en un mot, tous les organes primitivement affectés par les passions.

§ IV. *Des Phénomènes des Passions dans l'état de santé.*

Si les sensations considérées comme purement *représentatives* ne se manifestent à nos yeux que par une sorte d'indifférence, par un sentiment de plaisir ou de douleur trop foible pour faire sortir de son assiette ordinaire celui qui les éprouve, il n'en est pas de même des passions qui, pour peu qu'elles soient vives, déterminent toujours dans l'individu qu'elles agitent, certains mouvemens involontaires plus ou moins apparens, qui donnent à l'observateur philosophe la mesure de leur influence réelle.

C'est ainsi que la colère accélère souvent d'une manière prodigieuse les mouvemens de la circulation, et augmente considérablement l'effort du cœur. Le sang se porte plus spécialement vers les parties supérieures, à la tête, aux vaisseaux de la face, où il est poussé en si grande abondance, qu'il donne le plus communément à cette partie l'aspect d'une couleur apoplectique ; tandis que dans d'autres circonstances bien plus rares, il s'établit un mouvement contraire dans les vaisseaux de la face qui reçoit moins de sang que dans l'état ordinaire, d'où résulte la pâleur qu'on y observe alors. C'est ce qu'on exprime trivialement par ces mots, *être blanc de colere*. C'est donc principalement sur la force, la rapidité du cours du sang, que l'influence de cette passion se fait remarquer.

La joie, sans produire des effets aussi manifestes sur la circulation, la modifie cependant d'une maniere remarquable : dans l'état le plus ordinaire, elle l'accélère très-sensiblement, et la détermine sur-tout vers l'organe cutané.

Voyez auprès de la femme qu'il chérit, le timide amant

qu'agite la passion la plus tendre : ces paroles entrecoupées qu'il articule à peine, ces soupirs profonds, pour ainsi dire convulsifs qui s'échappent malgré lui, ces battemens extraordinaires, tumultueux et irréguliers qui agitent si violemment son cœur, cette rougeur vive que peignent tour-à-tour l'espérance et la crainte sur ses joues animées, tous ces phénomènes-là n'indiquent-ils pas d'une manière assez évidente l'influence qu'exerce l'amour sur les organes de la circulation et de la respiration? Il connoissoit bien l'empire des passions sur l'organisme animal, ce célèbre médecin de l'antiquité, qui reconnut au trouble de ces diverses fonctions l'amour d'Antiochus pour Stratonice sa belle-mère. N'est-ce pas de la même manière encore que Galien découvrit l'amour d'une dame romaine pour le danseur Pylada?

La crainte paroît agir de deux manières tout-à-fait opposées: lorsqu'elle est peu considérable, elle accélère légèrement la circulation, dérange l'harmonie des mouvemens du cœur, et détermine souvent à la face cette rougeur particulière qu'on observe dans la timidité; mais, portée à un certain degré d'intensité, elle imprime au système vasculaire une foiblesse telle que le sang ne pouvant arriver aux extrémités capillaires, l'habitude du corps se décolore subitement, et passe tout-à-coup à cette pâleur générale qu'on observe sur-tout à la face. La tristesse, le chagrin, produisent des effets à-peu-près semblables, mais plus lents à se prononcer. Outre cela, la honte, la peur, l'effroi, l'horreur, et toutes les affections morales qui sont capables de faire frémir ou frissonner, déterminent à la peau ce resserrement général qui lui donne l'aspect particulier connu sous le nom *de chair de poule*.

L'impression vive qu'on ressent au pylore dans les fortes émotions, les altérations qui en naissent quelquefois, le sentiment d'oppression, de resserrement qu'on éprouve dans toute la région de l'estomac, et sur-tout au cardia, dans la peur, la terreur, etc., tout cela n'indique-t-il pas assez les relations intimes qui existent entre l'estomac et les affections morales?

Mais ce qui achève de démontrer cette vérité jusqu'à l'évidence, savoir : que les passions portent directement leur impression sur la vie organique, ce sont les nombreuses affections pathologiques qui en résultent le plus souvent, lorsqu'elles sont portées à un certain degré d'intensité. Je tâcherai de développer ces considérations en rapportant les faits qui leur servent d'appui; mais en attendant, les propositions suivantes n'en seront pas moins fondées.

Non-seulement les principaux viscères de la vie organique paroissent être le terme où viennent aboutir toutes les passions; mais on observe encore que, selon l'état particulier de ces viscères, leurs lésions et les variations de leurs forces, les passions en reçoivent des modifications très-remarquables. Un rapide coup-d'œil jeté sur les rapports qui les unissent aux tempéramens, aux âges, suffira pour nous convaincre de cette vérité.

Tout le monde sait, en effet, que les individus d'un tempérament sanguin, où l'organe pulmonaire est très-développé, où le système circulatoire jouit d'une énergie très-marquée, ont, dans les affections morales, une impétuosité qui les entraîne comme malgré eux à la colère, à l'emportement, au courage. Ne sait-on pas que certaines passions tristes, tels que l'envie, la haine, le

desir de la vengeance, etc., ont été regardées de tout temps comme un attribut essentiel de la prédominance du système bilieux? que les constitutions individuelles où le système lymphatique paroît prédominer, impriment aux affections cette lenteur remarquable qui les met tant en opposition avec le tempérament sanguin? Voyez ce Hollandais que les sensations les plus fortes peuvent à peine émouvoir : son caractère phlegmatique, qui tient presque de l'insensibilité, vous étonnera.

N'est-ce pas encore sur la prédominance d'action de certaines parties de la vie organique, et sur l'influence de cette action relativement aux passions, qu'est fondée la doctrine des tempéramens? Le docteur Cogan (1), après avoir établi en principe que ceux-ci impriment aux passions des variations extrêmement nombreuses, soit pour leur nature, soit pour leur intensité, entre dans tous les détails d'observation qui viennent à l'appui de cette vérité.

On peut en dire autant des âges. La crainte, la timidité coïncident dans l'enfant avec la foiblesse de son organisation. Dans l'adolescent, la hardiesse, le courage, l'audace se déploient en raison de ce que les systèmes pulmonaire et vasculaire acquièrent un degré d'action supérieur aux autres. L'ambition, l'envie, l'intrigue, la haine, sont le plus souvent les attributs de l'âge viril où l'action du foie et de l'appareil gastrique est le plus prononcée.

Si de l'homme en santé nous tournons nos regards vers l'homme malade, nous verrons que les lésions du foie,

(1) *Biblioth. britann.*, vol. 17, pag. 283 et suiv.

de l'estomac, de la rate, des intestins, du cœur, impriment à nos affections une foule de variétés et d'altérations qui disparoissent aussi-tôt que la cause qui les entretenoit cesse d'agir. C'est sur cette belle observation qu'étoit fondé le précepte des anciens, d'administrer des purgatifs dans l'hypocondrie, la mélancolie, etc.

« Concluons de ces diverses considérations que c'est » toujours sur la vie organique et non sur la vie animale » que les passions portent leur influence; aussi tout ce » qui nous sert à les peindre se rapporte-t-il à la première » et non à la seconde. Le geste, expression muette du » sentiment et de l'entendement, en est une preuve re- » marquable. Si nous indiquons quelques phénomènes » intellectuels relatifs à la mémoire, à l'imagination, à » la perception, au jugement, etc., la main se porte » involontairement sur la tête; voulons-nous exprimer » la joie, la tristesse, la haine, c'est sur la région du » cœur, de l'estomac, des intestins qu'elle se dirige.

» L'acteur qui feroit une équivoque à cet égard, qui » en parlant de chagrins, rapporteroit les gestes à la » tête, ou les concentreroit sur le cœur pour annoncer » un effort de génie, se couvriroit d'un ridicule que » nous sentirions mieux encore que nous ne le compren- » drions.

» Le langage vulgaire distinguoit les attributs respectifs » des deux vies dans le temps où tous les savans rappor- » toient au cerveau, comme siége de l'ame, toutes nos » affections. On a toujours dit, une tête forte, une tête » bien organisée, pour énoncer la perfection de l'enten- » dement; un bon cœur, un cœur sensible, pour indi- » quer celle du sentiment. Ces expressions : *la fureur*

» *circulant dans les veines, remuant la bile; la joie faisant*
» *tressaillir les entrailles; la jalousie distillant ses poisons*
» *dans le cœur*, etc. etc., ne sont point des métaphores
» employées par les poëtes, mais l'énoncé de ce qui est
» réellement dans la nature. Aussi, toutes ces expressions
» empruntées des fonctions internes entrent-elles spéciale-
» ment dans nos chants, qui sont le langage des passions,
» de la vie organique par conséquent, comme la parole
» ordinaire est celui de l'entendement, de la vie animale.
» La déclamation tient le milieu; elle anime la langue
» froide du cerveau par la langue expressive des organes
» intérieurs, du cœur, du foie, de l'estomac, etc. (1) ».

Il est d'autres phénomènes qui, pour se passer dans la vie organique, et quoique dérivant des passions, ne peuvent pourtant pas être regardés comme l'effet de leur influence directe. Ce sont tous ceux qui naissent sympathiquement à l'occasion de l'affection des organes du centre épigastrique par les passions. Sous ce rapport, il n'est aucune partie de la vie organique qui ne puisse devenir le siége d'une affection sympathique. C'est ainsi que dans la peur, l'estomac primitivement affecté réagit sur l'organe cutané avec lequel il a les plus grands rapports, et y détermine subitement les sueurs froides qu'on observe si fréquemment dans cette circonstance. C'est de la même manière que la glande lacrymale reçoit l'influence sympathique d'une foule de passions, de la joie, de l'amour, de l'amitié, de l'admiration, de la crainte, de la tristesse, de la jalousie, etc., qui portent toutes

(1) Bichat, *Recherc. phys. sur la Vie et la Mort*, p. 67, 68 et 69.

leur première impression au centre épigastrique, comme l'indique le trouble qui s'y fait sentir : l'organe affecté par la passion réagit alors sur la glande lacrymale dont l'action sécrétoire instantanément augmentée donne lieu à l'effusion involontaire des larmes. « On pleure dans une » foule de passions, dans le chagrin sur-tout. Comment » cela ? C'est que la passion a porté d'abord son in- » fluence sur un organe épigastrique, comme le prouve » le saisissement qu'on y sent, et l'organe affecté a réagi » sur la glande lacrymale. On pleure comme on a une » sueur froide dans la crainte, comme on salive abon- » damment dans la fureur, phénomène que le vulgaire » exprime par ces mots : *écumer de rage*, etc. (1) ».

C'est de la même manière sans doute qu'on doit expliquer les effets de diverses passions sur les organes de la génération. A la vue d'un objet aimé, le desir de la jouissance détermine dans l'homme l'érection de la verge, dans la femme celle du clitoris. N'a-t-on pas vu, au contraire, la crainte d'un maléfice, ou la peur produite par les menaces de noueurs d'éguillettes, empêcher l'érection du pénis, même dans les hommes les mieux constitués ? C'est le jugement qu'en porte Montaigne (1) lorsqu'il dit : « Je suis encore en ce doubte, que ces plaisantes liai- » sons de quoy nostre monde se voit si entravé, qu'il ne » se parle d'autre chose ; ce sont volontiers des impres- » sions de l'appréhension et de la crainte ». Il rapporte à ce sujet l'exemple remarquable d'un certain comte à qui

(1) Bichat, *Anat. génér.*, t. III, pag. 617.

(1) Voyez *Essais de Michel de Montaigne*, liv. I, chap. XX.

il restitua la vigueur qu'il croyoit avoir perdue par l'effet d'un sortilège, en lui appliquant à propos une petite pièce d'or plate où étoient gravées quelques figures célestes. N'est-il pas plus que probable que les passions qui nous agitent dans tous ces cas portent leur influence primitive sur les organes épigastriques, et que ce n'est que de leur réaction sur les parties génitales que dépendent les divers phénomènes que nous venons d'indiquer?

Ne sait-on pas encore que la colère, l'amour, en portant leur influence sympathique sur divers organes sécrétoires, et sur-tout sur les glandes salivaires, communiquent aux fluides, et à la salive en particulier, un vice radical qui rend dangereuses les morsures des animaux agités par ces passions? Il n'est pas rare de voir les passions porter leur influence jusque sur les organes urinaires. La crainte, la frayeur, des secousses subites sur-tout, font souvent couler au moment même de ces affections, des urines abondantes, supérieures en quantité aux boissons prises. Ces urines, ordinairement blanches, crues, sans odeur et sans saveur, comme le remarque très-bien le citoyen Fourcroy (1), paroissent uniquement formées par de l'eau. Cet effet est bien connu des mères qui, lorsque leurs enfans ont éprouvé de la frayeur par une cause quelconque et le plus souvent par une chute ou par un coup, ne manquent jamais de les inviter à pisser, parce qu'elles savent bien qu'ils y sont très-disposés. On sait que chez eux sur-tout le besoin de boire de l'eau fraîche se fait sentir au même instant, comme si la nature vouloit nous engager à réparer ainsi la perte d'eau

(1) *Système des Connoissances chimiques*, t. x, p. 171.

que la peur occasionne. Ce phénomène a lieu jusque dans les animaux domestiques qui, en partageant nos jouissances sociales, participent en même-temps à nos passions et à nos maux. On le remarque aussi bien plus fréquemment et plus sensiblement dans leur jeunesse que dans leur âge adulte. Que nous importe la manière dont s'opèrent ces changemens dans l'organe sécrétoire? L'essentiel est d'observer l'enchaînement qui lie la cause à l'effet. Or, ici, la cause existe manifestement dans l'influence indirecte qu'exercent les passions sur les organes urinaires.

Au milieu de tous ces dérangemens qu'éprouvent les organes de la vie intérieure par l'effet des passions, considérez ceux de la vie animale : pour le plus souvent ils restent si calmes qu'ils semblent ne participer en rien à l'affection des premiers. Il est étonnant, sans doute, que les sens qui communiquent au centre épigastrique la cause de tous ces phénomènes, soient entièrement étrangers aux impressions qu'ils y produisent. C'est cependant ce que prouve l'exacte observation. A la vue de l'objet qui excite la colère, la haine ou l'amour; à la vue du péril qui menace notre existence ou du bonheur qui semble la perpétuer, il s'opère en nous des mouvemens que nous sentons bien mieux que nous ne les exprimons. Mais quelle qu'en soit la nature, en a-t-on jamais rapporté le siége à l'œil ou au cerveau? Non sans doute : ni l'un ni l'autre ne ressentent les effets de la passion qui nous agite alors, bien qu'elle ne soit que la conséquence de l'impression primitive qu'a reçue l'œil de la part des objets extérieurs, et de la perception de cette impression par le cerveau.

De ce qui vient d'être dit, il ne faudroit pourtant pas se

hâter de conclure que la vie organique reçoit exclusivement l'influence des passions. L'observation ne nous démontre que trop souvent le contraire. A la vérité, les organes épigastriques sont toujours affectés primitivement et directement par elles ; mais, dans un grand nombre de cas, cette affection se propage consécutivement, tantôt à d'autres parties de la vie organique, ainsi que nous l'avons dit plus haut, tantôt à diverses parties de la vie animale. Le système musculaire sur-tout, est un de ceux qui, dans la vie animale, sont le plus fréquemment affectés par les passions qui exaltent ou diminuent les mouvemens volontaires en raison de leur nature. Considérez l'homme que la colere ou la fureur agite : mû par une force d'autant plus grande qu'il ne peut en modérer l'énergie, ses forces musculaires doublées, triplées même, s'exercent avec une vigueur à laquelle il ne peut opposer souvent que d'inutiles efforts. Où cherchera-t-on le principe de cet accroissement, si ce n'est dans l'action du cœur? Bichat a démontré que cet organe est l'excitant naturel du cerveau par le sang qu'il lui envoie, en sorte que l'excitation étant en raison directe de la quantité de sang et de la rapidité avec laquelle il est poussé au cerveau par le cœur, l'énergie cérébrale suit les mêmes proportions. Or, l'effet de la colère étant, comme nous l'avons vu, d'imprimer à la circulation une force extraordinaire, il en résulte nécessairement qu'il aborde au cerveau une plus grande quantité de sang dans un temps donné. Cet organe, alors fortement excité, réagit à son tour sur les muscles soumis à son influence; leurs mouvemens deviennent, pour ainsi dire, involontaires ; de même que dans l'irritation de l'organe médullaire par une esquille, par du pus, du sang,

dans les plaies de tête, il en résulte des secousses musculaires entièrement indépendantes de la volonté. La comparaison est exacte : le sang arrivant dans la colère en plus grande quantité que de coutume, devient pour le cerveau une cause d'excitation analogue : celui-ci est donc, pour ainsi dire, passif dans ces divers mouvemens, bien qu'ils en empruntent les irradiations nécessaires; mais elles en partent malgré lui, et nous ne sommes pas maîtres de les empêcher. Aussi remarquons-nous que dans la colère il existe un rapport constant entre les contractions du cœur et celles des organes locomoteurs : si elles augmentent ou diminuent dans l'un, nous les voyons bientôt augmenter ou diminuer dans les autres; et quand l'équilibre se rétablit d'un côté, le calme ne tarde pas à renaître de l'autre. Dans tout autre cas, les choses se passent bien différemment : l'action du cœur reste toujours la même au milieu des variations multipliées auxquelles est exposée celle du système locomoteur, et cela a lieu dans les convulsions comme dans la paralysie, où l'on n'observe presque jamais de changement dans la circulation.

Si nous considérons maintenant ce qui se passe dans des circonstances opposées, nous en verrons aussi naître des phénomènes tout différens. Jetez les yeux sur l'homme qu'agite la peur, et vous observerez constamment que, si d'un côté les forces du cœur affoiblies poussent moins de sang au cerveau, il existe, d'un autre côté, une diminution proportionnée dans l'action des muscles volontaire.

Mais comment expliquer les nombreuses modifications que les autres passions déterminent à chaque instant dans les mouvemens de la vie animale? Comment trouver la

cause de ces nuances infinies si tranchées dans certains cas, presque imperceptibles dans d'autres, et qui se peignent si souvent avec une rapidité inconcevable sur le mobile tableau de la face ? Tous les muscles qui opèrent ces divers mouvemens recevant leurs nerfs du cerveau sont, pour l'ordinaire, soumis à la volonté. Pourquoi dans les passions sont-ils donc soustraits à son empire ? Pourquoi rentrent-ils dans le domaine de la vie organique dont tous les mouvemens s'exercent sans que nous puissions les diriger, ou même sans que nous en ayons la conscience ? Voici, je crois, l'explication la plus probable qu'on puisse en donner.

De nombreux rapports de sympathie lient tous les viscères internes au cerveau ou à ses diverses parties. La pratique de la médecine nous offre à chaque instant des exemples d'affections de cet organe déterminées sympathiquement par celles des intestins, du foie, de la rate, de l'estomac, etc. Cela posé, si l'effet de toute espèce de passion est de produire dans l'un ou dans l'autre de ces viscères une affection, une altération quelconque dans l'état de ses forces, il en résultera nécessairement pour le cerveau en entier, ou pour quelques-unes de ses parties seulement, une excitation analogue en vertu de laquelle les nerfs qui en partent étant mis en jeu, produiront dans les muscles auxquels ils se distribuent les mouvemens qu'on y observe alors. Or, les mouvemens du système musculaire peuvent se ressembler quant aux effets ; mais ils peuvent être très-différens par la cause qui les met en jeu. Ceux qui ont lieu dans le cas qui nous occupe partent bien, comme à l'ordinaire, de l'organe cérébral, mais celui-ci doit être considéré comme passif, au lieu qu'il est actif

quand la volonté dirige sa puissance. Lorsque certaines passions sont portées à un haut degré d'intensité, l'affection qu'elles impriment aux organes épigastriques est si impétueuse, que les mouvemens sympathiques qui en résultent dans le système musculaire sont presque toujours soustraits à l'empire de la volonté. Aussi, la colère portée à l'extrême ne nous pousse que trop souvent à des actes qui ne laissent après eux, et lorsque la raison a repris son empire, que d'inutiles remords. C'est d'après la connoissance de ces phénomènes que les législateurs de tous les temps ont puni d'une manière bien différente les fautes commises dans l'effervescence de la colère, et celles qui sont le fruit d'une froide réflexion où la volonté préside à tous les mouvemens.

Après avoir exposé d'une manière fort concise les phénomènes les plus ordinaires des passions, il resteroit à examiner les causes des modifications qu'elles sont susceptibles de recevoir ; mais les bornes de cette dissertation, et plus encore la foiblesse de mes moyens, ne me permettent pas d'entreprendre ce travail aussi difficile qu'important (1). C'est pourquoi je me hâte de passer à l'ex-

(1) M. Cogan ne laissa rien à desirer sur ce sujet. Il établit que les passions sont diversament excitées ou modifiées, 1°. par l'expériance ; 2°. par la différence des sexes ; 3°. surtout par la diversité des tempéramens ; 4°. par l'âge ; 5°. par les usages nationaux ; 6°. par la force de l'habitude ; 7°. par l'amour de soi ; 8°. par l'éducation ; 9°. par la nouveauté ; 10°. par la moda ; 11°. par l'amour du singulier ; 12°. par les préjugés populaires ; 13°. par l'association des idéas. (Voyez *Traité philosophique des Passions*. Biblioth. britann. 19ᵉ vol., p. 277 et suiv.)

position des maladies qui sont le produit des affections morales.

SECTION DEUXIÈME.

De l'Influence des Passions considérée comme cause de maladies.

Nous avons considéré jusqu'ici l'influence qu'exercent les passions dans l'état de santé sur la vie organique et sur la vie animale ; maintenant nous allons nous en occuper sous le rapport des maladies qu'elles peuvent produire.

Il seroit aussi curieux qu'important d'établir d'une manière précise et rigoureuse, quels sont, dans l'échelle des passions, les degrés de force respectivement nécessaires pour produire dans un cas les phénomènes qu'elles nous offrent dans l'état de santé ; dans un autre cas, les maladies qui peuvent en résulter ; et enfin, à quel degré d'intensité il faudroit qu'elles fussent portées pour donner subitement la mort. On voit tout de suite, sans qu'il soit besoin de le dire, que ce problème ne sera jamais résolu. En effet, les organes des sens et le cerveau, agens naturels qui nous transmettent les passions, sont doués d'une force inconnue dans sa nature, et dont l'intensité variable en raison du sexe, de l'âge, du tempérament, de la constitution individuelle, et d'une multitude d'autres circonstances, ne peut évidemment être soumise à aucun calcul. En supposant même pour un instant que tous ces obstacles n'existent pas, qu'il n'y ait pour tous les hommes qu'un même tempérament, qu'une même constitution individuelle, et par conséquent une susceptibilité uniforme pour

toutes les affections morales, je dis que la solution du problème n'en deviendroit pas moins impossible; et cette assertion paroîtra évidente si l'on considère que nous n'avons aucun instrument qui puisse nous donner, dans l'organisme animal, la mesure absolue des forces qui en dirigent les mouvemens.

Malgré ces difficultés, je crois qu'il n'est pas impossible de rapporter les phénomènes des passions à des considérations générales prises dans la nature elle-même, et par conséquent exemptes de tout arbitraire. C'est d'après ce principe que je considérerai les passions sous trois rapports différens. Dans le premier degré de leur action, elles se bornent à produire dans l'économie animale les phénomènes qui les caractérisent dans l'état de santé; dans le second degré, leur influence marquée par des dérangemens assez forts pour donner lieu à des maladies plus ou moins graves, n'est cependant jamais assez considérable pour donner instantanément la mort. Dans le troisième degré enfin, l'énergie des passions peut être portée à un tel point qu'elle produise subitement la mort. Déjà nous avons présenté un tableau raccourci des effets des passions considérées sous le premier point de vue, et ce que nous en avons dit alors nous conduira naturellement à les envisager dans les deux circonstances qui nous restent à examiner.

CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies produites par les Passions.

Ces maladies étant généralement connues, je me bornerai à les indiquer, en rapportant seulement dans les cas

qui pourroient paroître douteux, les observations d'où je les ai tirées.

Je diviserai ce chapitre en trois articles. Le premier comprendra les maladies qui affectent la vie organique soit directement, soit sympathiquement. Le second article comprendra les maladies qui affectent la vie animale, et le troisième celles qui affectent en même-temps les deux vies : c'est la classe des maladies mixtes.

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies de la vie organique.

Il se divise naturellement en deux paragraphes ; car les maladies de la vie organique peuvent arriver de deux manières ; ou parce que les parties affectées reçoivent primitivement et directement l'influence des passions, et ce sont les maladies idiopathiques ; ou bien elles arrivent dans des parties éloignées par la réaction qu'exercent sur celles-ci les organes primitivement affectés par les passions, et ce sont les maladies sympathiques.

§ Ier. *Des Maladies idiopathiques.*

Ces maladies sont très-nombreuses en raison de ce que les parties qu'elles affectent sont celles qui reçoivent toujours l'impression primitive des passions. On peut les distinguer en aigues et en chroniques.

Maladies aigues.

1°. *Hémorragies.* On lit dans l'Hygiène de Tourtelle (1) que l'amour fit tant d'impression sur un jeune homme qui

(1) Tome II, page 306.

étoit assis à table auprès d'une jeune veuve aimable, que le sang lui sortit avec impétuosité d'un des vaisseaux du front. Je rapporte ce fait aux maladies idiopathiques, parce qu'il est bien clair que l'hémorragie dont il s'agit n'a pu être occasionnée que par l'augmentation de la circulation qui ne reconnoît d'autre cause que la force imprimée au cœur par la passion de l'amour.

2°. *Phlegmasies.* On trouve dans la *Médecine clinique* du cit. Pinel (*page* 136) un exemple très-remarquable de gastrite occasionnée par l'effet subit de la colère. La femme qui en est le sujet, âgée de soixante-deux ans, avoit la goutte au pied gauche depuis quelques jours. Un emportement de colère fit disparoître tout-à-coup les symptômes goutteux : deux heures après elle éprouva de la cardialgie, une douleur gravative à l'estomac, un sentiment de constriction dans la région épigastrique, une oppression augmentée par la plus petite quantité de boisson. Cette maladie se termina le sixième jour par la mort, et l'ouverture du cadavre montra des traces non équivoques de l'inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac et de la tunique péritonéale de tout le canal alimentaire. Un autre exemple à-peu-près analogue (1) est celui d'une femme âgée de soixante-deux ans qui avoit la goutte aux genoux depuis quelques jours, lorsqu'un accès de colère, qui la fit disparoître tout-à-coup, produisit aussitôt l'inflammation du poumon avec frissons, chaleur vive, douleur thorachique très-aigue, cardialgie, etc. ; douze jours après la goutte quitta les poumons pour revenir aux articulations. Voilà donc deux observations très-instructives qui nous découvrent, d'une

(1) *Médecine clin.* page 239.

manière bien évidente, le rapport intime qui existe entre les affections morales, l'estomac et le poumon.

On trouve dans le même ouvrage (*page* 175) l'exemple d'une pleuro-péripneumonie dont la cause parut être due aux chagrins les plus profonds.

3°. *Affections bilieuses.* On me dispensera sans doute de rapporter des exemples de vomissemens, de diarrhée, de *cholera morbus*, d'ictère, occasionnés par la colère, le chagrin, etc. J'ai connu un jeune homme qui ne se mettoit jamais en colère sans qu'il ne se manifestât, à l'instant même, une jaunisse qui disparoissoit en moins de deux jours. Hoffmann rapporte (1) qu'une femme délicate et sensible fut prise, après un mouvement de colère, d'un *cholera morbus* caractérisé par des vomissemens, des déjections répétées pendant vingt-quatre heures, avec refroidissement des extrémités, anxiétés extrêmes, agitations continuelles, etc. Ces phénomènes sont tellement connus, qu'il seroit inutile d'y insister davantage.

Maladies chroniques.

1°. *Asthme.* Cette affection accompagne très-souvent l'hypocondrie. Dans d'autres cas, l'asthme est produit par une influence directe des passions sur le système pulmonaire. Je connois un jeune homme à qui il est resté une dyspnée habituelle, qui fut évidemment la suite d'un violent accès de colère.

2°. *Lésions organiques du cœur.* Rien n'est mieux démontré aujourd'hui que les lésions organiques du cœur à la suite des passions tristes. Ces sortes de maladies

(1) *De Febre ardente nec non cholericâ.*

sont si souvent dues aux affections morales, qu'on pourroit presque en établir le rapport avec les autres causes comme 4 est à 5.

5°. *Lésions organiques de l'estomac, du foie, de la rate, des intestins, du pancréas, etc.* On observe tous les jours, dans la pratique, des squirres au pylore, des ulcères à l'estomac, etc. à la suite de chagrins lents et profonds, et autres passions de cette nature. Qui ne sait que l'hypocondrie, la mélancolie, etc. sont tantôt déterminées par les lésions organiques de ces viscères, tantôt la cause de ces mêmes affections? On a souvent observé, dans ces cas, des squirres au colon, un gonflement énorme de la rate, des ulcères au pancréas, des varices des veines mézaraïques, etc. Un des plus beaux exemples de ce genre, qui prouve combien est grande l'influence des passions sur les organes épigastriques, est celui que rapporte le citoyen Pinel (1). La malade qui en est le sujet, douée d'une sensibilité excessive, fut en proie dès l'âge le plus tendre aux chagrins les plus profonds, à l'amour le plus tyrannique. Elle tomba dans une mélancolie extrême, au point que dans l'excès de son désespoir, elle souhaitoit ardemment la mort. Tourmentée depuis long-temps par toutes sortes d'affections nerveuses, elle peint elle même sa situation dans un mémoire qu'elle a adressé au citoyen Pinel. « Je ne puis expliquer, dit-» elle, une partie de ces phénomènes mélancoliques que » de la manière suivante : c'est comme si dans mon ven-» tre étoit placé un ressort, auquel tinssent tous les fila-» mens, toutes les fibres de ma poitrine, de mon dos,

(1) *Nosographie philosoph.* tome 2, pages 81, 82 et suiv.

» de mes reins, de mes jambes etc.; et qu'une certaine secousse feroit tout mouvoir à la fois ». Le conduit intestinal étoit devenu si irritable, que toutes les sensations sembloient y avoir leur siége; la moindre contrariété les offensoit, les agitoit, les contractoit à un degré inoui. « Le principe de tous mes maux, dit la malade, est dans mon ventre : il est tellement sensible, » que peine, douleur, plaisir, en un mot, toute espèce d'affection morale, ont là leur principe. Un simple regard désobligeant me blesse dans cette partie » si sensiblement, que toute la machine en est ébranlée; au même instant, chaleurs dans le dos, sueurs » aux aisselles, tremblemens etc. Je pense par le ventre, si je puis m'exprimer ainsi ». La longueur de cette observation intéressante, me fait regretter de ne pouvoir la transcrire ici en entier.

§. II. *Des Maladies sympathiques de la vie organique.*

Les affections morales ont un rapport si intime avec l'utérus, elles exercent sur cet organe une influence si puissante, qu'on seroit presque tenté de regarder les maladies nombreuses qui en résultent, comme l'effet immédiat des passions; mais ce qui prouve qu'il n'en est pas ainsi, c'est que la crainte, la peur, etc. portent, dans les femmes comme dans les hommes, leur impression primitive sur les organes épigastriques, comme le prouve le saisissement qu'elles en ressentent; et, si indépendamment de ces effets, il en résulte si souvent diverses affections utérines, c'est qu'il existe entre le centre épigastrique et la matrice, une sympathie telle que les dé-

rangemens de l'un, se communiquent très-facilement à l'autre (*Voyez l'explication que j'en donne à la suite des maladies mixtes*).

De seize observations prises au hasard dans Fabrice de Hilden, Hoffmann, les Ephémérides des Curieux de la nature, les Essais et Observations de médecine de la Société d'Edimbourg, dix offrent l'histoire d'aménorrhées occasionnées par la frayeur ou la terreur; une par la colère, et cinq autres par des chagrins profonds et subits. Dans une de ces dernières, on remarque qu'une ménorrhagie excessive précéda la suppression des règles.

La suppression des lochies, l'avortement, ne sont pas des effets plus rares de l'influence de ces diverses passions. Le citoyen Baudelocque rapporte, d'après Hunter (1), que la rétroversion de la matrice fut, dans un cas, la suite d'une grande frayeur.

Les effets des passions chez les nourrices, s'étendent sympathiquement aux mamelles, et modifient souvent et l'abondance et les propriétés du lait. La mauvaise humeur, le chagrin, les nouvelles fâcheuses, la peur, le saisissement, tarissent fréquemment les sources du lait, et font dégonfler quelquefois subitement les mamelles. Il n'est pas jusqu'aux animaux domestiques, aux femelles laitières, dont le lait ne change manifestement par les mauvais traitemens qu'on leur fait subir; aussi a-t-on bien soin, par les caresses, les douceurs et les attentions de tout genre, des femelles qui sont destinées à nous fournir le lait pour la table. On a même poussé si loin cette influence des passions sur

(1) *L'Art des Accouchemens*, tome 1, page 128.

le lait, qu'on a prétendu qu'il influoit lui-même sur le caractère et les passions des jeunes animaux qui le prenoient pour nourriture. C'est ainsi que plusieurs physiciens ont prétendu que les enfans nourris par des femmes colères et emportées, douces et bienfaisantes, vives et salaces, ou tristes et froides, acquéroient les mêmes dispositions morales. Si cette opinion n'est pas rigoureusement vraie, les faits sur lesquels elle est fondée ne nous démontrent pas moins l'influence que les mamelles, comme organes sécrétoires, reçoivent des passions.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la colère, par exemple, le lait subit quelquefois une telle altération, qu'il donne des convulsions aux nourrissons à qui les femmes présentent le sein peu de temps après qu'elles ont été agitées par cette passion.

L'hystérie, qui a son principal siége dans la matrice, est causée tantôt par la colère, le chagrin, la terreur, etc. tantôt par la violence des desirs vénériens. Il en est de même de la nymphomanie, qui a quelquefois pour cause la passion de l'amour.

Les effets sympathiques des passions par rapport à la vie organique, peuvent être extrêmement variés.

Le citoyen Pinel (1) en rapporte un exemple très-remarquable : c'est celui d'une affection goutteuse qui fut déterminée par la peur. Une femme âgée de 50 ans, d'un caractère très-mélancolique, d'une susceptibilité extrême, et témoin des événemens des 5 et 6 octobre, fut tellement effrayée des propos qu'elle entendit, qu'elle

(1) *Médecine cliniq.* page 242.

ressentit tout-à-coup au gros orteil gauche, des douleurs qui parcoururent toutes les articulations de la cuisse, de la jambe, du pied gauche, et passèrent ensuite à celles du côté droit. Les membres thorachiques furent aussi affectés : en même temps elle éprouvoit des cardialgies, des rapports nidoreux, avec perte d'appétit : la locomotion resta impossible.

J'ai connu, dit le citoyen Cabanis (1), un jeune étudiant en médecine, qui, dans un violent accès de jalousie, éprouva pendant plusieurs heures le priapisme le plus invincible et le plus douloureux, accompagné tour-à-tour de perte de semence et d'un sang presque pur.

Non-seulement les passions ne bornent pas leurs effets à l'affection isolée de certains organes, mais souvent encore leur influence porte sur tout l'ensemble des fonctions de la vie organique. *(Voyez à ce sujet l'article des Morts lentes).*

ARTICLE DEUXIÈME.

Des Maladies sympathiques de la vie animale.

On peut les distinguer en celles qui affectent spécialement le cerveau, et en celles qui paroissent affecter tout le système nerveux, ou seulement une partie de ce système.

(1) *Rapports du Physique et du Moral de l'Homme*, t. 2, p. 563.

§. Ier. *Maladies du Cerveau, Vésanies ou aliénations de l'esprit.*

Ce sont toutes celles qui consistent dans la lésion d'une ou de plusieurs facultés intellectuelles.

1°. *Manie.* Cette maladie reconnoît si souvent pour cause diverses affections morales, que je ne puis mieux faire que de citer le professeur Pinel (1), qui a très-fréquemment eu occasion de l'observer. « Les informa-
» tions les plus précises fournies par des parens des in-
» sensés de l'hospice de Bicêtre, ou bien par des per-
» sonnes qui conservoient avec eux quelque liaison,
» m'ont convaincu, dit-il, que les sources les plus or-
» dinaires de la manie, tiennent à quelque chagrin
» violent, contracté par des revers de fortune, ou la
» perte de quelque objet chéri, non moins qu'à des
» terreurs religieuses, à un amour contrarié et mal-
» heureux, à des événemens de la révolution, soit par
» des regrets profonds de l'ancien régime, soit par l'exalta-
» tion extrême d'un ardent patriotisme : d'où il est aisé
» de conclure que les délires non fébriles, loin de te-
» nir à des vices d'organisation du cerveau, dépendent
» presque toujours de quelque passion forte et véhé-
» mente, autant par la nature de l'objet de cette pas-
» sion, que par la sensibilité vive de celui qui l'éprouve.
» Or, un sentiment intérieur fait rapporter l'effet de
» ces commotions, vers la région épigastrique, etc ».
Plus loin, à la page 29 du même ouvrage, il dit : « La
» nature des affections propres à donner naissance à la

(1) *Nosographie philosoph.* tome 2, pages 10 et 11.

» manie périodique, et les affinités de cette maladie
» avec l'hypocondrie et la mélancolie, doivent faire
» présumer que le siége primitif en est presque toujours
» dans la région épigastrique ; et que c'est de ce centre
» que se propagent, comme par une espèce d'irra-
» diation, les accès de manie ».

2°. *Hypocondrie, mélancolie, hystérie.* La tristesse, la frayeur, l'amour violent, l'amour insensé, sont les causes les plus ordinaires de ces affections.

§ II. *Maladies spasmodiques.*

1°. *Epilepsie.* Cette maladie est souvent due aux mêmes affections morales que les vésanies, mais surtout à la peur. Au rapport de Zacutus le portugais, un enfant qui se baignoit dans la mer fut tellement effrayé d'un coup de canon que tira un vaisseau qui partoit, qu'il mourut dans un quart-d'heure d'une attaque d'épilepsie.

2°. *Hydrophobie spontanée.* On ne peut douter, d'après les observations les plus authentiques, que cette maladie ne soit quelquefois l'effet immédiat des passions. En voici plusieurs exemples.

Un maître de pension, d'un tempérament bilieux, devint hydrophobe un quart-d'heure environ après un violent accès de colère : il avoit beaucoup de soif; son air, quand il parloit, étoit égaré; il fut pris de convulsions, de délire, il crachoit par-tout avec beaucoup de force, et périt au bout de treize heures après un calme apparent de quelques minutes, sans avoir jamais manifesté l'envie de mordre (1). Un laboureur ayant essuyé des

(1) Pouteau, *Essai sur la Rage*, page 7.

reproches et des menaces de la part de son frère, et s'étant querellé avec lui pendant qu'ils étoient à table, fut tellement sensible à ses mauvais procédés, qu'il perdit l'appétit et tomba dans une agitation continuelle. Quoique tourmenté par une soif extrême, il éprouvoit une telle horreur pour les liquides, qu'il ne pouvoit approcher un vase d'eau de ses levres ; l'air même qu'il respiroit lui étoit insupportable. L'horreur de l'eau augmenta ; il cherchoit à mordre les personnes qui l'entouroient, et il périt dans les convulsions le cinquième jour (1). Un porte-faix qui devint enragé à la suite d'une profonde impression de crainte et d'un violent accès de colère, périt de cette maladie dans l'espace de six jours (2).

3°. *Mouvemens convulsifs.* Il n'est pas rare de les voir occasionnés par la colère, la peur, etc. « J'ai vu, » dit Tourtelle (*Elémens d'Hygiène*, t. 2, p. 299), » mourir deux femmes, l'une dans les convulsions, et » au bout de six heures, et l'autre de suffocation dans » l'espace d'un jour, pour s'être livrées a des transports » furieux ».

Le trouble de la circulation et de la respiration préexiste toujours aux convulsions produites par les affections morales, et cela doit être, puisque celles-ci portent constamment leur impression directe sur le cœur, les poumons, etc. C'est ce qui a fait dire à Bichat (3) que les fonctions de ces organes sont, pour ainsi dire, la

(1) *Mémoires de la Société de Médecine*, ann. 1783, p. 57.

(2) *Idem*, page 60 et suiv.

(3) *Recherches physiolog. sur la Vie et la Mort*, p. 379.

thermomètre des affections de l'ame. « Ce n'est pas sans
» raison, dit-il, que l'acteur qui joue un rôle de cou-
» rage, saisit la main de celui qu'il veut rassurer, et
» la place sur son cœur, pour lui prouver que l'aspect
» du danger ou de la douleur ne l'intimide pas. C'est
» par la même raison qu'il ne faut point juger l'état in-
» térieur de l'ame par les mouvemens extérieurs des
» passions. Ces mouvemens peuvent être également
» réels ou simulés ; réels, si c'est le cœur qui en est le
» principe ; simulés, s'ils ne partent que du cerveau ; car
» dans le premier cas ils sont involontaires, dans le
» second ils dépendent de la volonté. Examinez donc
» toujours dans les personnes chez qui la fureur, la
» douleur, le chagrin se manifestent, si l'état du pouls
» correspond aux mouvemens externes. Quand je vois
» une femme pleurer, s'agiter, être prise de mouve-
» mens convulsifs à la nouvelle de la perte d'un objet
» chéri, et que je trouve son pouls dans son état naturel,
» je fais ce raisonnement : la vie animale est ici seule
» agitée, l'organique est calme. Or les passions, les
» émotions portent toujours leur influence sur la dernière ;
» donc l'émotion de cette femme n'est pas vive ; donc ses
» mouvemens sont simulés. Au contraire, j'en vois une
» autre dont le chagrin concentré ne se manifeste par
» aucun signe extérieur ; cependant son cœur bat avec
» force ou s'est tout-à-coup ralenti, ou a éprouvé, en un
» mot, un trouble quelconque. Je dis alors que cette
» femme simule un calme qui n'est pas dans son ame.
» Il n'y auroit pas d'équivoque s'il étoit possible de dis-
» tinguer les mouvemens involontaires produits dans les
» passions par l'action du cœur sur le cerveau, et ensuite

» par la réaction de celui-ci sur les muscles, d'avec les
» mouvemens volontaires déterminés par la simple action
» du cerveau sur le systeme locomoteur de la vie animale.
» Mais, dans l'impossibilité de faire cette distinction, il
» faut toujours comparer les mouvemens externes avec
» l'état des organes intérieurs ».

Asthénie musculaire.

1°. *Paralysie*, *tremblement*, etc. La peur est, parmi les affections morales, celle qui occasionne le plus souvent la paralysie. On trouve, dans la *Médecine clinique* (p. 82), l'histoire d'une femme qui tomba dans l'hémiplégie du côté droit, à la suite de convulsions produites par la frayeur. Robert Bayle fait mention d'une femme qui fut attaquée de paralysie pour avoir vu tuer son fils. Quand les émotions de l'ame ne sont pas portées au point de causer cette maladie, il en résulte très-fréquemment un tremblement involontaire dans tout le système locomoteur. Il n'est personne qui n'ait remarqué que dans la peur, pour peu que son impression soit profonde, tous les muscles s'affoiblissent, les sphincters se relâchent, l'expulsion involontaire des matières stercorales a lieu, les jambes fléchissent sous le poids du corps; en un mot, les muscles paroissent frappés d'une atonie universelle.

L'empereur Théophile, dans une bataille qu'il perdit contre les Agarènes, fut tellement frappé de la peur, qu'ayant perdu toutes ses forces, il resta immobile sur la place quoiqu'il eût la meilleure volonté du monde de prendre la fuite. Ce qu'il y a de singulier, c'est que

la même cause qui lui avoit ôté l'usage de ses forces les lui rendit ; car Manuel, un des principaux chefs de son armée, l'ayant secoué inutilement comme pour le tirer d'un profond sommeil, parvint à lui faire prendre la fuite en le menaçant de le tuer.

Affections comateuses.

1°. *Apoplexie.* On sait que cette maladie est très-souvent produite par un violent accès de colère, etc.

2°. *Catalepsie.* Cette singulière maladie a quelquefois été occasionnée par les passions. Dionis (1) parle d'un soldat âgé de quarante ans, qui eut tant de chagrin d'être entré au service militaire, qu'il tomba en catalepsie. Un autre exemple très-frappant est celui que cite Dionis (2) d'après Tulpius. Le jeune homme qui en est le sujet, passionnément amoureux d'une fille, fut tellement frappé du refus qu'on fit de la lui donner en mariage, qu'il demeura roide *comme une souche*, assis sur une chaise, sans remuer, et les yeux ouverts pendant un jour entier : on auroit juré plutôt voir une statue qu'un homme.

ARTICLE TROISIÈME.

Des Maladies mixtes.

Toutes les fièvres. Quoique je les place dans la classe des maladies mixtes, je n'ignore pas qu'il est certaines fièvres, telles que les bilieuses, les muqueuses, qui

(1) *Traité de la Mort subite et de la Catalepsie*, p. 21.
(2) *Idem*, p. 32.

paroissent appartenir bien plus spécialement à la vie organique qu'à la vie animale ; mais comme le désordre qu'elles impriment aux fonctions de la premiere se propage très-souvent à celles de la seconde, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de les ranger dans la classe des maladies mixtes.

Si l'on en croit les meilleurs observateurs, il n'est pas une fièvre qui ne puisse être produite par des affections morales.

1°. *Fievre angioténique* (*inflammatoire*). Elle peut être produite par un emportement de colere, ou par des chagrins profonds. On en trouve un exemple dû à cette derniere cause, dans la *Médecine clinique*, *p.* 22.

2°. *Fievres méningo-gastriques* (*bilieuses*). Elles peuvent être occasionnées par un emportement de colère, par le chagrin, par une forte frayeur. Finke (1) décrivant l'épidémie des fievres bilieuses qui régnèrent dans le comté de Tecklembourg, ann. 1776 et suiv., dit que l'invasion en étoit décidée par la terreur, l'emportement, des affections tristes. Au rapport de Forestus (*de Febrib. lib. II*), une fievre bilieuse putride peut être produite dans des climats tempérés, par des emportemens de colère.

3°. *Fièvres adénoméningées* (*muqueuses*). Rœderer et Wagler (2) observèrent que dans l'épidémie des fièvres muqueuses qui régnèrent à Goettingue en 1760, lorsque la ville étoit bloquée par l'ennemi, la tristesse, les ressentimens concentrés, les terreurs paniques sans cessa

(1) *De Morbis biliosis, etc.*

(2) *Tractatus de Morbo mucoso*, Goetting, 1783.

renaissantes, furent des causes très-ordinaires de ces maladies. La fièvre gastrique muqueuse, dans un cas que rapporte Plenciz (1), eut pour cause excitante un mouvement de colère après lequel elle se manifesta aussitôt.

J'ai vu à l'hôpital de la Charité de Paris un malade attaqué d'une fièvre intermittente produite par une forte frayeur. Cet homme, alors soldat, faisoit sentinelle pendant la nuit auprès d'un cimetière, lors qu'ayant cru y appercevoir quelque chose qui sembla disparoître à l'instant, il en fut tellement saisi que la fièvre le prit aussitôt dans sa guérite, et depuis ce temps il la garda neuf mois.

La fièvre quotidienne est souvent la suite de chagrins profonds; et la fièvre quarte arrive surtout chez les mélancoliques et les hypocondriaques (*Voyez Nosog. philosoph. p.* 159 *et* 191).

4°. *Fièvres adynamiques et ataxiques (putrides malignes*). Il n'est peut-être pas de causes de ces maladies plus communes que les affections morales, et surtout les passions tristes, telles que la crainte, la peur, la tristesse, des chagrins profonds. Le cit. Pinel (2) dit que dans l'hiver de l'an 4, il régna à la Salpêtrière un grand nombre de fièvres ataxiques, soit simples, soit compliquées d'adynamies, soit de fièvres adynamiques simples, dont les causes débilitantes avoient été les chagrins domestiques les plus amers. A la page 269 du même ouvrage, il rapporte l'exemple d'une fièvre lente produite par la nostalgie chez une jeune fille âgée de seize ans. Elle étoit à la dernière extrémité lorsque ses pa-

(1) *Acta et Observata medica*, p. 28.

(2) *Nosographie philosoph.* 2e édit. t. 1, p. 279.

rens, qui la rappelèrent auprès d'eux, lui rendirent en peu de temps, avec la tranquillité de l'ame, la santé la plus parfaite. Dans sa *Médecine clinique*, le même auteur donne trois observations de fièvres cérébrales, causées par l'hypocondrie, par des chagrins profonds, et dont la terminaison fut funeste dans les trois cas.

5°. *Fièvres adénonerveuses* (*peste*). « Les affections » tristes, dit le cit. Pinel (1), le découragement et la » peur, ont été toujours regardés comme des causes » débilitantes qui disposent très-puissamment à con- » tracter la contagion de la peste, et il faut les éviter. » Aussi, le cit. Desgenettes se garda bien de prononcer » le mot de peste lorsqu'elle se manifesta à Damiette ».

Diemerbroek (2) rapporte qu'une jeune fille de vingt ans, voyant un jeune homme attaqué de la peste, et pousser des cris horribles dans les transports d'une violente phrénésie, fut elle-même frappée aussitôt de cette maladie.

Tel est, en raccourci, parmi les maladies qui affligent l'espèce humaine, le tableau de celles que les passions produisent le plus communément.

§ Ier. *Rechercher les lois d'après lesquelles les passions se dirigent préférablement sur certains organes déterminés.*

Je ne chercherai point à déterminer pourquoi nos affections morales portent exclusivement leur impression primitive sur les organes du centre épigastrique. C'est un problème qui échappera probablement à toutes nos expli-

(1) *Nosographie philosoph.* 2e édit. t. 1, p. 259.
(2) *Tractatus copiosissimus de Peste.*

cations, tant que nous ne connoîtrons pas mieux la nature intime du principe qui enchaîne nos passions aux forces et à l'état de nos organes. Mais, si nous n'avons rien de satisfaisant à dire sur ce sujet, je ne crois cependant pas qu'il soit impossible de rendre raison, du moins jusqu'à un certain point, d'un autre phénomène qui mérite bien de fixer un moment notre attention : je veux parler du rapport de préférence en vertu duquel les passions, ayant une direction déterminée, paroissent affecter dans certaines circonstances tel organe plutôt que tel autre. Cela me paroît tenir à deux causes générales qui dépendent, 1°. de la prépondérance d'action de certains organes, 2°. de la sympathie qui existe entre l'organe primitivement affecté par la passion, et celui auquel son affection se communique.

C'est une loi bien connue de tous les médecins, que les forces vitales paroissent se diriger constamment sur l'organe qui jouit naturellement ou accidentellement d'un degré d'action supérieur à celui des autres. C'est cette prédominance d'action de certains organes qui établit dans l'état de santé la diversité des tempéramens, celle des constitutions individuelles, et qui, dans l'état de maladie, exalte si souvent les forces de l'organe affecté, que tous les autres semblent se priver en sa faveur d'une partie de celles qui leur sont propres. Appliquons la connoissance de ces phénomènes à l'objet qui nous occupe, et nous en verrons naître des résultats tout-à-fait analogues. En effet, si l'on considère les passions dans les diverses circonstances où se trouvent ceux qu'elles agitent, on verra que presque toujours elles se dirigent sur l'organe qui, dans chaque individu, jouit habituellement ou mo-

mentanément d'une action supérieure à celle des autres; ce qui fait comprendre aisément que des causes identiques peuvent donner lieu à des effets très-différens, selon le tempérament de l'individu, et les circonstances où il se trouve au moment où il est soumis à leur influence. On peut encore expliquer par là la diversité des effets produits par la même cause dans des circonstances qui paroissent, à peu de chose près, semblables. C'est ainsi qu'un accès de colère, dans des individus d'un tempérament bilieux, par exemple, donne lieu, dans l'un à une fièvre gastrique, dans l'autre à la jaunisse, dans un troisième au *cholera morbus*, etc. Ces maladies, que leur affinité a fait ranger dans la classe des bilieuses, ont cependant dans leurs symptômes des différences assez marquées pour nous faire croire qu'elles ne sont pas dues essentiellement à l'affection d'un seul et même viscère. Or, si cette supposition très-raisonnable peut être admise, n'est-il pas évident que selon que la colère portera plus spécialement son impression sur tel ou tel organe digestif, il en résultera une maladie tout-à-fait différente? Et, qu'est-ce qui peut déterminer l'influence de cette passion sur tel organe plutôt que sur tel autre, si ce n'est la prépondérance d'action de celui sur lequel elle se dirige? Ne savons-nous pas en effet que les révolutions morales produisent bien plus souvent des maladies bilieuses dans les tempéramens bilieux que chez les autres individus? N'est-il pas raisonnable d'en conclure que ces effets n'ont lieu que parce que le système hépatique, plus fort, plus développé que les autres, devient, en vertu des lois propres à l'organisme animal, un centre d'action vers lequel les passions se dirigent?

Nous sommes tous suceptibles d'affections tristes, de chagrins plus ou moins profonds, et cependant nous n'en éprouvons pas les mêmes effets. Dans l'un, des peines morales, long-temps soutenues, produisent des affections organiques de l'estomac, de la rate, du foie, l'hypocondre, etc.; dans l'autre, sans influer en rien sur le système des organes digestifs, elles donneront lieu aux anévrismes du cœur et autres lésions organiques de ce viscère, etc. D'où vient donc cette différence? C'est que, dans le premier cas, l'action prédominante des organes digestifs appelle, pour ainsi dire, les affections morales vers ce foyer de sensibilité, tandis que dans le second cas, le cœur doué d'une action supérieure à celle des autres organes, devient pour les passions un autre centre de sensibilité vers lequel elles portent plus particulièrement leur influence. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer des anévrismes du cœur à la suite de passions tristes dans les individus les plus robustes, et chez lesquels on ne peut en soupçonner d'autres raisons que la prédominance naturelle d'action du principal agent de la circulation. L'observation de plusieurs autres phénomènes analogues produits par les mêmes causes, milite encore en faveur de cette explication. J'ai rapporté ailleurs (1) des exemples de gastrite et de péripneumonie déterminées par la répercussion subite de la goutte sur l'estomac et le poumon, à l'occasion d'une affection morale très-vive. Or, en analysant ces phénomènes, je ne puis m'empêcher d'y voir, 1°. l'action de l'estomac et du poumon augmentée par la passion qui y porte sa première influence; 2°. en

(1) Voyez *Maladies idiopathiques de la vie organique*.

vertu de cette augmentation d'action, ces organes deviennent un centre d'irritation vers lequel l'affection goutteuse est déterminée de la même manière, à peu près, que l'irritation établie à la peau par un vésicatoire appliqué sur le côté du thorax ou à la nuque, enlève la douleur qui a lieu dans l'inflammation de la plèvre ou dans l'ophtalmie. C'est encore d'après le même principe qu'en excitant une violente irritation dans le canal intestinal au moyen des purgatifs drastiques, on supprime l'écoulement de la blénorrhagie, parce qu'on détruit en même temps l'irritation du canal de l'urètre qui en étoit la cause immédiate. Or, on convient généralement que tous ces phénomènes ne sont dus qu'à l'augmentation d'action de la partie sur laquelle agissent les divers médicamens qui les produisent. Pourquoi donc des effets semblables n'auroient-ils pas lieu par rapport à la goutte, lorsqu'une passion véhémente imprime à l'estomac ou au poumon une énergie extraordinaire? Je ne vois ici de différence que dans la cause même et non dans sa manière d'agir : mais qu'importe qu'elle soit la même, pourvu qu'elle produise l'irritation nécessaire? Je suis persuadé que si nous connoissions des substances qui eussent la faculté d'exciter au poumon ou à l'estomac une irritation analogue à celle de certaines affections morales, nous serions maîtres de produire à volonté la répercussion de la goutte sur ces organes, de même qu'elle y a été déterminée par des emportemens de colère dans les deux cas que j'ai cités.

Jetons maintenant les yeux sur ce qui se passe le plus communément dans les femmes qu'agitent les passions, et les vérités que nous venons d'établir recevront encore

une nouvelle confirmation. Dans ce sexe, en effet, le système nerveux paroît influencer tous les autres, autant par son extrême sensibilité que par sa mobilité naturelle : aussi les maladies nerveuses sont-elles, toutes choses égales d'ailleurs, bien plus communes chez les femmes que chez les hommes : tout le monde convient qu'elles sont, en général, plus sensibles, plus irritables que les hommes. Or, une sensibilité plus grande ne suppose-t-elle pas nécessairement une énergie vitale plus puissante dans le système nerveux? Nous jugeons ordinairement de l'intensité des forces vitales d'un organe par celle de sa sensibilité; et, quand nous disons que dans la péripneumonie le poumon est extrêmement sensible, nous ne voulons exprimer autre chose par là que l'augmentation et la modification des forces vitales propres à cet organe. Pareillement, quand dans les fièvres ataxiques accompagnées de la prostration des forces musculaires, d'assoupissemens profonds, nous voyons que les malades restent *insensibles* aux stimulans les plus énergiques, nous disons qu'il ne leur reste plus qu'un *souffle de vie*, parce que l'intensité des forces vitales est en rapport direct avec le degré de sensibilité propre à chaque individu. Pourquoi donc, dans les femmes agitées par les passions, des effets analogues ne seroient-ils pas dus à des causes semblables? Chez elles, en effet, le système nerveux est si susceptible, que les plus petites causes suffisent pour produire les plus grands désordres dans leur économie : la moindre contrariété; le plus léger chagrin les irritent quelquefois au point qu'il en résulte l'hystérie, l'épilepsie, les convulsions, etc. On ne peut, ce me semble, rendre raison de tous ces phénomènes,

qu'en admettant qu'ils sont dus ; 1°. à la prédominance d'action du système nerveux, et 2°. à la sympathie qui existe entre ce système et les organes primitivement affectés par les passions. Prenons pour exemple l'épilepsie et les convulsions : on sait que, parmi les affections morales, il n'en est aucune qui donne lieu à ces maladies plus souvent que la frayeur. Or, nous avons vu que celle-ci porte spécialement son impression directe sur l'estomac, comme le prouve le resserrement qui s'y fait sentir. Ce n'est donc que par la réaction de l'estomac sur le cerveau ou sur une autre partie du système nerveux, que l'épilepsie et les convulsions peuvent arriver. Il ne s'agit pas de déterminer ici comment ni pourquoi cette réaction se communique de l'un à l'autre; il suffit, pour en concevoir la possibilité, de se rappeler les faits qui établissent de la manière la plus évidente l'étroite connexion qui existe entre l'estomac et le cerveau. Or, rien n'est plus connu que les rapports sympathiques qui unissent ces organes entre eux. Le moindre embarras de l'estomac occasionne des maux de tête, la tristesse, l'abattement; et ces effets qu'on observe très-souvent dans les indigestions, disparoissent aussitôt qu'un vomissement plus ou moins abondant, débarrassant l'estomac des matières qui le surchargent, enlève aussi, comme par enchantement, la douleur de tête. L'influence du cerveau sur l'estomac et les autres organes digestifs, n'est pas moins réciproque. On sait que le vomissement se manifeste souvent dans la migraine ou à la suite d'un coup reçu à la tête, que les plaies de cette région, les commotions du cerveau sont fréquemment suivies d'abcès au foie, etc. Ces observations, et une multitude d'autres

qui établissent incontestablement les nombreux rapports qui lient ces organes réciproquement entre eux, nous expliquent aussi d'une manière assez satisfaisante pourquoi, dans les passions, l'affection primitive des organes digestifs se communique si souvent au cerveau et au système nerveux. Cette cause de communication sympathique, commune à tous les individus, est puissamment renforcée chez les femmes par la prédominance d'action et par la mobilité de leur système nerveux. Aussi la manie, qui est presque toujours le produit d'affections morales profondes, et par conséquent l'effet de la réaction sympathique des organes épigastriques sur le cerveau, s'observe-t-elle bien plus fréquemment dans les femmes que dans les hommes.

Les causes des phénomènes que nous venons d'expliquer ne sont jamais aussi évidentes que, lorsqu'à raison de circonstances particulières aux femmes, la matrice ayant acquis momentanément un surcroît de forces vitales, devient un nouveau centre de sensibilité vers lequel se dirigent toutes les affections morales qui agitent l'individu. Or, on sait qu'à certaines périodes de la vie, l'utérus exerce un tel empire sur les autres organes, qu'il gouverne, si je puis m'exprimer ainsi, toute la machine animale. Les nombreux rapports de sympathie qui l'unissent à l'estomac sur-tout sont si connus, qu'il me suffira de les indiquer. Rien de si ordinaire, en effet, que de voir survenir le vomissement pendant la grossesse, ou bien de ces goûts bizarres, de ces appétits dépravés qui se manifestent dans le cours de la gestation, etc. A cette cause de communication sympathique entre l'estomac et l'utérus, ajoutez encore

celle très-puissante qui naît de la prépondérance d'action qu'acquiert la matrice aux époques de la menstruation, de la grossesse, de l'accouchement. Cela posé, si l'effet de la peur, par exemple, est d'affecter spécialement et primitivement l'estomac, celui-ci réagira sur l'utérus en vertu des rapports sympathiques qui les unissent, et cette réaction sera d'autant plus puissante que l'affection morale sera plus vive, et que la matrice elle-même aura plus d'énergie. Aussi voyons-nous très-souvent l'aménorrhée, la ménorrhagie, l'avortement, la suppression des lochies, survenir tout-à-coup par l'effet d'une forte frayeur ou d'un violent accès de colère. Ces phénomènes sont si ordinaires chez les femmes, que la peur, par exemple, n'en occasionneroit peut-être jamais d'autres, si on pouvoit supposer qu'elles fussent toujours placées dans les circonstances où ils peuvent arriver. Mais comme la matrice a des périodes d'action et des périodes d'intermittence ou de repos, il en résulte que les passions qui se dirigent toujours sur l'organe le plus fort doivent suivre ces diverses variations, et agir préférablement sur l'utérus ou sur le système nerveux selon que l'un ou l'autre est dominant. On pourroit, en effet, considérer la matrice et le système nerveux comme se succédant alternativement, et comme dominant tour-à-tour dans l'économie de la femme ; en sorte que si l'action de l'une augmente, celle de l'autre diminue, *et vice versâ*. On expliqueroit par-là pourquoi, à l'époque de la menstruation, la peur occasionne une suppression de règles ; tandis que dans des circonstances différentes où la matrice étant supposée dans sa période d'intermittence, l'action du système

nerveux est supérieure à la sienne, la même affection morale donne lieu à l'épilepsie, aux convulsions, etc.

Ces considérations, qui pourroient être bien plus développées, tendent donc à confirmer ce que j'ai dit plus haut, savoir : qu'on ne peut expliquer le rapport de préférence qu'ont les passions avec certains organes déterminés, 1°. que par cette loi générale en vertu de laquelle toutes les forces de l'organisme animal se dirigent sur la partie qui jouit d'une action supérieure à celle des autres; et cela a lieu, soit que l'organe où aboutit la passion jouisse habituellement d'une action supérieure, comme le foie dans le tempérament bilieux ; soit que cet organe ne devienne prédominant que par l'effet de circonstances particulières, comme la matrice aux époques de la menstruation, de la grossesse, etc ; 2°. que par les rapports sympathiques qui établissent une communication facile entre les organes primitivement affectés par les passions, et ceux auxquels cette affection se transmet.

CHAPITRE DEUXIEME.

Des Morts produites par les Passions.

§ Ier. *Des Morts lentes.*

Lorsque les affections morales sont portées à un certain degré d'intensité, et que d'ailleurs leur impression se continue long-temps, elles finissent par donner la mort. Les phénomènes qui la précèdent portent principalement sur tout l'ensemble des fonctions de la vie organique. Comparez, dit Bichat, l'individu dont la

douleur marquo tous les instans, à celui dont les jours coulent dans la paix du cœur et la tranquillité de l'ame, vous verrez quelle différence distingue la nutrition de l'un d'avec celle de l'autre. Ces expressions vulgaires, *sécher d'envie, être rongé de remords, être consumé par la tristesse, par le chagrin*, etc., n'annoncent-elles pas assez l'influence qu'exercent les passions sur le travail nutritif? Si ces phénomenes sont moins sensibles, s'ils se manifestent plus tard que d'autres affections de la vie organique, c'est que la nutrition, l'exhalation, l'absorption, n'ont point, comme la digestion, la circulation, la respiration, et les autres sécrétions, de foyers principaux dont nous puissions comparer l'état avec celui où se trouve l'ame; mais l'influence qu'exercent les passions sur ces diverses fonctions n'en est pas pour cela moins manifeste: elle est même portée quelquefois à un tel point, qu'elle amène la langueur, la consomption et la mort. Nous ne manquons pas d'exemples d'individus qui, après avoir traîné plus ou moins longtemps leur pénible existence dans les chagrins les plus amers, ont fini par être victimes de la douleur qui les consumoit. La fameuse Arthémise ne tarda pas à suivre son cher Mausole au tombeau. Horace ne survécut que neuf jours à la perte de Mécène. Archélaus, roi de Cappadoce, mourut à Rome du chagrin de se voir méprisé de Tibère. Lépidus périt de jalousie. Lancisi (1) rapporte que Vésale ayant été appelé pour ouvrir une femme qui passoit pour être morte subitement, ne s'apperçut de l'erreur que par les cris qu'elle poussa lors-

(1) *Traité des Morts subites*, in 4°.

qu'il lui enfonça le couteau : il en eut un tel chagrin, qu'il en mourut de mélancolie. Presque de nos jours, Racine ne vécut qu'un an apres être tombé dans la disgrace de Louis XIV, parce que, dit Voltaire, il étoit bien moins philosophe que bon poëte.

Je ne puis citer un plus bel exemple des effets funestes d'un amour malheureux que celui qu'en rapporte Chambon (1).

« Ce sentiment extraordinaire, dit-il (en parlant de » l'amour insensé), a fait le malheur d'une jeune » demoiselle, morte de regrets après avoir quitté une » grande ville où son amant faisoit sa résidence. Elle » fut forcée, par un mariage inattendu et contraire à » ses desirs, d'abandonner sa patrie pour passer dans » celle de son mari : elle y porta son amour, son chagrin et ses larmes. Accablée par les rigueurs de l'absence, elle faisoit parvenir les marques de son désespoir à l'homme qu'elle idolâtroit. En vain elle cherchoit en lui écrivant à supporter son martyre ; les » lettres qu'elle recevoit de lui augmentoient encore les » regrets de sa perte. Malheureuse par l'éloignement » qui la séparoit de son amant ; malheureuse par un » lien funeste qui la fixoit sans retour dans une terre » étrangère, rien ne pouvoit modérer sa douleur. Bientôt » une fièvre dangereuse porta dans ses veines un feu » destructeur ; une langueur mortelle lui annonçoit le » terme de sa vie et de ses souffrances ; mais jusqu'à » la mort, toujours occupée du souvenir de celui qu'elle » chérissoit, elle employa ses derniers momens à lui

(1) *Traité des Maladies des Filles*, t. 2, p. 290, 291.

» donner des motifs de consolation. Elle mourut en l'as-
» surant encore de sa tendresse, et voulut qu'on lui
» envoyât ces tristes preuves de son attachement ».

§ II. *Des Morts subites.*

L'histoire et l'observation de tous les jours ne nous fournissent que trop d'exemples de morts subites occasionnées par des affections morales de tous genres, portées au dernier degré d'énergie ; je me bornerai seulement à en indiquer quelques-uns.

1°. *La joie.* Il paroît, qu'en général, les fortes émotions de la joie sont bien plus souvent funestes que celles des autres passions. Les plus grands philosophes n'ont pas toujours eu assez d'empire sur eux-mêmes pour s'en défendre : témoin Chilon de Lacédémone, un des sept sages de la Grèce, et qui mourut de joie en embrassant ses fils couronnés aux jeux olympiques. Le poète Sophocle périt du plaisir d'avoir remporté, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le prix aux jeux olympiques. Diagore expira de joie en voyant revenir ses trois fils vainqueurs des jeux olympiques. Polycrate, Phylippides, périrent de même d'un excès de joie. Denis, tyran de Syracuse, mourut dans l'excès du plaisir d'avoir remporté le prix de poésie à Athènes. Valère Maxime dit que le poète Philémon mourut de rire en voyant un âne manger des figues sur sa table, et un esclave lui verser à boire. Au rapport d'Oxenstiern (1), Marguttus rendit l'ame, à force de rire, en

---

(1) Voyez les *Pensées* de cet Auteur.

voyant son singe mettre ses bottes. On connoît assez l'histoire de ces deux Romaines qui, voyant revenir de la fameuse bataille donnée près du lac de Trasimène, leurs fils qu'elles croyoient morts, passèrent brusquement de la douleur la plus vive à une joie excessive, et périrent sur-le-champ. Le pape Léon X eût le même sort, et mourut subitement de plaisir en apprenant la nouvelle d'un malheur qui étoit arrivé à la France.

2°. *L'amour.* Pindare, qui avoit si souvent chanté l'amour, mourut de l'excès de cette passion. Le philosophe Speusippe, disciple de Platon, périt dans l'acte vénérien. Le cardinal de Ste.-Cécile mourut à Rome pour avoir trop aimé. On lit dans les éphémérides d'Allemagne (1), qu'un soldat amoureux d'une fille, lui avoit donné rendez-vous la nuit. Impatienté de ce qu'elle tardoit à venir, il se lève à la hâte pour aller à sa rencontre ; dès qu'il l'apperçoit, il se précipite vers elle, et l'embrassant avec transport, il jette un cri de douleur et expire. « On connoît, dit Tourtelle (2), l'aventure de ce jeune homme, qui étant épris d'une violente passion pour mademoiselle Gaussin, vint un jour se jeter à ses pieds, et y expira d'amour, de plaisir et de fureur ».

Bonsinius (3) raconte l'histoire d'une demoiselle de Sienne, appelée la Vénus par excellence, qui mourut subitement de douleur au départ du comte Cursale son

(1) *Décad.* 3, ann. 9, p. 493.

(2) *Elém. d'Hyg.* t. 2, p. 305.

(3) *Histoire de Hongrie*, liv. 3, décad. 3.

amant. Dionis (1) dit avoir connu plusieurs jeunes gens qui périrent dans les embrassemens de femmes dont ils étoient passionnément amoureux.

3°. *La douleur morale.* Le vieillard Isocrate, ce célèbre orateur d'Athènes, se laissa mourir subitement de douleur en apprenant la nouvelle de la perte de la bataille de Chéronée. Le philosophe Ménédème d'Erythrée périt de même de voir sa patrie sous la domination d'Antigone-le-Grand. Dominique de Vic, seigneur d'Ermenonville, un des meilleurs amis d'Henri IV, passant deux jours après l'assassinat de ce prince dans la rue de la Féronnerie, fut tellement pénétré d'horreur et de douleur à la vue du lieu où l'attentat s'étoit commis, qu'il tomba mort sur la place. Marcellus Donatus, et Paul Jove, rapportent que dans la guerre de Ferdinand contre les Turcs, un jeune homme combattit avec tant de valeur, qu'il excita l'admiration des deux partis. Il succomba enfin sous le nombre des ennemis, et lorsque, pour le reconnoître, on eut levé la visière de son casque, Raisciat de Souabe, qui reconnut son fils, demeura immobile les yeux fixés sur lui, et tomba mort sans dire une parole. Au siége de la Chapelle, un Espagnol mourut en tenant embrassé le cadavre de son ami. Au rapport de Dionis (2), un musicien passionné pour le jeu, périt subitement de la douleur d'y avoir fait une grande perte.

4°. *L'ambition et envie.* Tourtelle rapporte (3), d'après

(1) *Traité de la Mort subite*, p. 128

(2) *Idem*, p. 127.

(3) *Elem. d'Hyg.* t. 1, p. 307.

Tissot, l'histoire d'un magistrat suisse qui tomba mort aux pieds de son heureux concurrent, au moment où il s'approchoit pour le féliciter de l'avoir emporté sur lui dans une élection populaire.

5°. *La Peur.* Marcellus Donatus parle d'un enfant qui tomba mort au milieu d'un champ, pour avoir vu, de grand matin, le ciel étant encore obscur, deux personnes vêtues de noir à côté de lui. Marc-Aurèle Séverin dit, d'après Schenkius, qu'une religieuse qui se vit entourée de soldats ennemis ayant l'épée nue, en fut tellement effrayée, que le sang lui sortit par toutes les ouvertures du corps, et qu'elle mourut en leur présence. Montaigne (1) en rapporte encore un exemple très-remarquable, dans lequel il s'exprime ainsi : « Et au même siége (de St. Paul) » fut mémorable la peur qui serra, saisit et glaça si fort » le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tomba roide mort » par terre à la brèche sans aucune blessure. » Une dame vaporeuse périt à l'instant qu'on lui donnoit un coup de lancette pour la saigner, avant même qu'il sortit une goutte de sang (2).

6°. *La Colère.* Valentinien Ier, reprochant en face aux députés de Bohême leur ingratitude, entra dans une telle fureur, qu'il perdit à l'instant la parole et la vie. L'Empereur Nerva, d'ailleurs si bon, périt de même dans un accès de colère.

7°. *La Honte.* Diodore le dialecticien, étant en son école et devant le public, n'ayant pu rétorquer un ar-

(1) Liv. 1er, chap. XVII, *de la peur.*

(2) *Encyclopédie*, article *Mort subite.*

gument qu'on lui avoit fait, en fut si pénétré de honte qu'il mourut sur-le-champ.

Pour bien concevoir la manière dont la mort arrive dans tous les cas que nous venons de citer, il faut se rappeler que, parmi les viscères de la vie organique, il n'en est aucun qui reçoive des passions une influence aussi générale que le cœur; et, quelque nombreuses, quelque variées que paroissent les affections morales qui nous agitent tour-à-tour, elles impriment presque toujours à la circulation un trouble plus ou moins considérable qui se manifeste au moment même par le désordre qui règne dans les mouvemens du cœur; désordre qui peut être porté à un tel point, qu'il en résulte souvent des lésions organiques d'autant plus fâcheuses qu'elles sont incurables. Cela posé, il est facile de comprendre que si l'énergie des passions est portée au-delà d'un certain degré, il s'établit entr'elle et les forces vitales une disproportion si grande, que la mort arrive à l'instant. Or, il est évident que l'action du cœur ne peut être anéantie que de deux manieres : ou parce qu'elle est exaltée à un tel point que les forces de cet organe subitement épuisées ne peuvent plus se rétablir; ou bien parce qu'il est lui-même frappé d'une telle débilité, qu'il perd tout-à-coup la faculté de revenir à son état naturel. D'où il suit qu'on peut rapporter la mort qui arrive dans les émotions extrêmes à ces deux causes générales; la colère et la peur nous en offrent chacune un exemple : dans l'une, en effet, les forces vitales ne sont subitement anéanties que par cela même qu'elles ont été trop exaltées, et la mort n'arrive, si je puis m'exprimer ainsi, que par un exces de vie; au lieu que dans la peur, les forces vitales

frappées tout-à-coup d'une excessive débilité, sont détruites à l'instant.

On voit, d'après cela, que la mort produite par les affections morales, commençant toujours par le cœur, arrive constamment de la même manière que celle qui succède à la syncope. Or, Bichat a démontré (1) que celle-ci porte toujours son influence primitive sur le principal organe de la circulation, et non sur le cerveau.

CONCLUSION.

J'ai tâché, dans cette dissertation, de démontrer par l'analyse, 1°. qu'il existe une différence très-marquée entre les sensations et les passions; 2°. que celles-ci portent toujours leur influence primitive sur les organes du centre épigastrique, et que ce n'est que par la réaction de ces derniers sur d'autres parties de la vie organique ou de la vie animale que se propagent les effets secondaires des passions; 3°. que, portées à un certain degré d'intensité, elles peuvent produire toutes sortes de maladies. J'ai rapporté à ce sujet un assez grand nombre d'observations prises dans les auteurs les plus dignes de foi. 4°. J'ai recherché les lois d'après lesquelles les passions se dirigent préférablement sur certains organes déterminés; et j'ai tâché de prouver, d'après l'observation, que *cette espèce d'affinité* tient à deux causes générales; 1°. à la prédominance d'action de certaines parties; 2°. à la sympathie qui existe entre les organes primi-

(1) *Recherches physiolog. sur la Vie et la Mort*, p. 232—235.

tivement et directement affectés par les passions ; et ceux auxquels cette affection se communique. 5°. J'ai rapporté un assez grand nombre d'observations qui constatent que les passions peuvent donner la mort de deux manières ; 1°. quand leur impression se continue long-temps, ce qui produit les morts lentes ; ou, 2°. quand elles sont portées tout-à-coup au dernier degré d'énergie, ce qui produit les morts subites. 6°. Enfin, nous avons reconnu que, dans ce dernier cas, la mort arrive toujours de la même manière que celle qui succède à la syncope.

Je suis bien éloigné de croire que j'aie rempli mes obligations ; mais pour atteindre un but, il ne suffit pas de l'entrevoir. Une tâche aussi difficile demandoit du temps, exigeoit beaucoup de recherches ; mais sur-tout une érudition et un génie que le zèle seul ne peut jamais suppléer.

FIN.